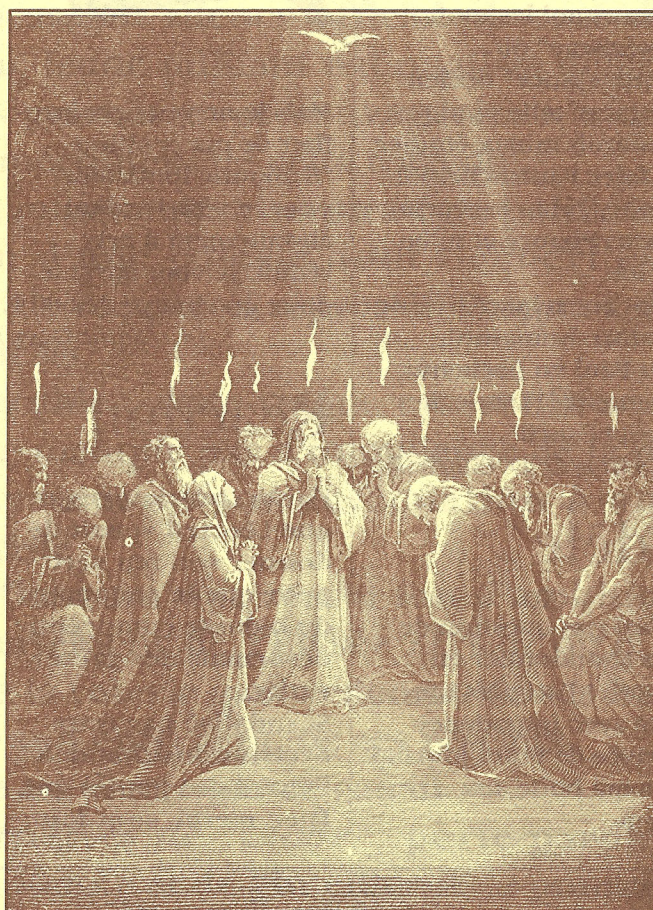


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 36

— La Pentecôte —

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- Entretien courtois avec Jacques Médecin
- Tapie le *populacier* □ Gaillot-évêque VRP du *porno-business* □ Encore l'affaire Grossouvre □ Mexique, l'imposture *néo-zapatiste* □ Cohen fait face à la concurrence
- ADG se demande si c'est de l'art ou du cochon

Lettres de chez nous

Continuez !

Non, je n'ai pas l'intention de vous abandonner et je renouvelle mon abonnement pour un an. J'apprécie la bouffée d'air frais que vous nous apportez chacun de vous dans son genre et parfois même je photocopie certains articles. Il faudrait tous vous citer !

Mme M.M. (Nice)

Pas d'accord

Abonnée au *Libre Journal*, je vous ai déjà dit comme je me délectais de sa lecture. Néanmoins, dans le n° 34, j'ai sursauté en lisant "C'est à lire" signé Yves Gire.

Une fois de plus, sans faire le détail, un amalgame assaisonné sauce New Age applique le qualificatif de "dangereux" à qui ne l'est pas. En effet, je connais bien les écrits de Jean Phaure et je le trouve courageux. Je suis

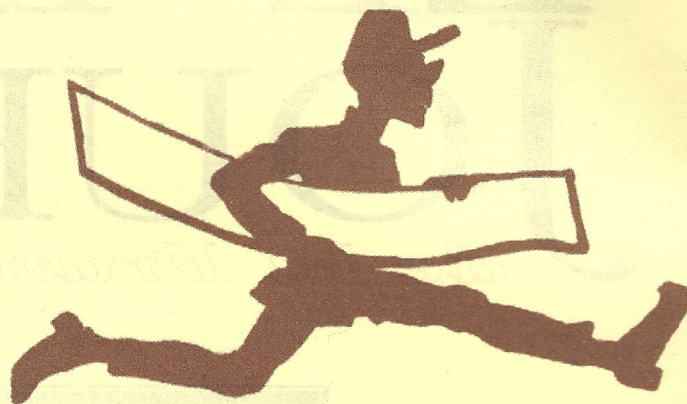
chrétienne et catholique depuis mon enfance (j'ai 80 ans) et je vous assure que je ne suis pas dans les nuages. Je continue de suivre les tribulations de l'Eglise prédites par la Vierge à Fatima en 1917 qui se réalisent sous nos yeux (mais qui en parle ?) et je me demande pourquoi les mots "ésotérisme" ou "connaissance" déclenchent une telle panique. Il vaudrait mieux étudier que faire l'autruche. En résumé, j'ai lu les écrits de Jean Phaure et m'en félicite.

Quant au "tripartisme de la nature humaine", saint Paul en parle très nettement : "L'âme, le corps, l'Esprit"...

Mme D. D. (Marseille)

Fidèle

Il n'est pas question de vous abandonner en chemin ! J'attends toujours avec impatience l'arrivée de votre journal dans ma boîte aux lettres.



Mais je ne veux pas profiter de ma position "d'abonné fondateur" pour bénéficier d'un abonnement à prix réduit. Je vous adresse donc un chèque de 600 F.

J.C. (Saint-Ouen)

Réaction

J'ai lu dans la presse que Léotard venait de donner son feu vert pour que le packaging du bidasse comprenne désormais des préservatifs...

Scandalisé par cette décision insultante à l'égard des jeunes qui, Dieu merci, sont loin

d'être tous des bêtes comme le souhaiteraient les démoniaques qui nous gouvernent, permettez-moi d'utiliser les services de votre journal afin de proposer à nos jeunes appelés de manifester leur réprobation en faisant un "retour à l'expéditeur" (en franchise postale, comme pour toute adresse ministérielle). Puissent ces services être submergés d'envois et constater qu'il existe toujours une jeunesse vraie et des hommes dignes de ce beau nom d'homme.

F.C. (Druyes)

Adresse du "*Libre Journal*"

Le courrier doit être exclusivement adressé à :

S D B

139, boulevard de Magenta 75010 Paris

Téléphone : Abonnements et Rédaction : 42 80 09 33 Télécopie : 42 80 19 61

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.39.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :

Serge de Beketch

- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité

par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs

- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :

D. de Beketch

- Ange tutélaire :

Françoise Varlet

ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Tartarin chien de guerre

Comparé aux lamentations qui suivirent la mort de Malik Oussekiné, Beur tué par la police voilà huit ans, et aux excuses navrées après la mort d'Oussy Touré, Malien clandestin victime d'une crise cardiaque dans un commissariat la semaine dernière, le fracassant silence officiel observé devant le cercueil de Sébastien Deyzieu, jeune militant nationaliste défénestré à l'issue d'une manifestation réprimée avec sauvagerie, n'a qu'une explication : Pasqua n'est pas mécontent de cette tragédie.

Parce qu'elle sert puissamment sa stratégie politicienne.

Sous la pression d'une coterie dont Gaubert est le chef et qu'il a installée au cœur de l'appareil répressif, Pasqua a déclaré la guerre aux nationalistes français.

Annoncée "implacable", cette traque est justifiée par la lutte contre le racisme, ce qui ne manque pas d'impudence de la part d'un homme qui revendique bruyamment son inféodation à un état ouvertement xénophobe et raciste.

Pasqua, que les flatteurs ont rendu fou d'ambition (l'ancien VRP ne rêve-t-il pas ouvertement de l'Elysée ?), sait qu'il ne sera jamais rien sans le soutien de la coterie gaubertienne, de ses hommes, de sa presse, de son argent, de son entregent, de ses réseaux.

Toute sa conduite est dictée par ce calcul.

Mais, aux flagorneries de "*Globe*", porte-parole des déchets de la gauche mitterrlandienne et de l'intelligentsia pourrie, qui publie chaque semaine des éloges appuyés de ce "véritable homme d'Etat", Pasqua gaubertisé n'avait pu jusqu'ici répondre qu'en offrant, comme gage de sa soumission, ses éternelles rodomontades tartarinesques.

Avec la mort de Sébastien Deyzieu, traqué à mort par des enragés obéissant à des ordres précis, le ministre de l'Intérieur a acquitté le prix du sang.

Ses maîtres savent désormais que leur chien de guerre est prêt à tuer pour un os.

S de B.



ON VA RIRE



Les entourages respectifs de Chirac et de Balladur sont de plus en plus formels ; quoi qu'il arrive, et sauf disparition de l'un des deux, le maire de Paris et le Premier ministre seront candidats à l'élection présidentielle. A gauche, les stratégies annoncent au moins quatre candidats. Ce qui revient à dire que, dans tous les cas de figure, Jean-Marie Le Pen sera présent au deuxième tour.

FLOP



Nouvel échec pour le fripier Daniel Hechter qui, après s'être ramassé dans le prêt-à-porter, le sport et la politique, s'était reconverti dans le pinard. Il espérait faire fortune en rééditant avec le rosé de Provence la réussite des producteurs de beaujolais. Patatras ! sa "Rosée de Provence" qui devait être lancée en juin 94 restera dans les foudres. Hechter a été éconduit par les producteurs indépendants qui ont vite compris qu'il ne connaissait rien au complexe marché du vin. Il a surtout été éconduit par la plupart des producteurs. Explication rageuse du bonhomme : "Ces gens-là ont des liens avec le Front national". Ils sont partout, on vous dit.

MADAME ET LA PEGRE



Michèle Alliot-Marie, ministre de la Jeunesse et des Sports, est allée se commettre avec les voyous du groupe de rap "Nique-tamère" dans une émission de M6. Résultat : un chapelet d'injures en direct réitéré dans la presse immigrationniste. Pas volée, la leçon.

Quelques nouve

Populiste Tapie ? Non : populacrier

Chaque jour, dans la presse écrite, à la radio ou à la télévision, un commentateur, un journaliste, un sociologue ou un politicien s'étonne vertueusement de la faveur grandissante que, selon les sondages d'ailleurs douteux, le "populiste Bernard Tapie" connaîtrait. « C'est étrange, entend-on de toutes parts : plus Tapie est la cible des policiers, des juges, du fisc et des médias, plus les enquêtes, les mises en examen, les procès, les amendes, les condamnations, les révélations et les éditoriaux alarmés pleuvent, et plus sa cote de popularité monte. »

Cet étonnement est la preuve (superfétatoire) de la nullité du guignol politique en France, acteurs critiques et spectateurs confondus.

Si Tapie est d'autant plus populaire qu'il est moins fréquentable, c'est tout simplement parce qu'une frange — il faudrait écrire une fange — de la population hexagonale se reconnaît en lui.

Non pas dans le faux milliardaire médiatique, non pas dans le politicien médiocre et creux, non pas dans l'homme d'affaires louches mais dans le prédateur intouchable, l'arnaqueur de charme, le magouilleur arrogant.

Tapie, c'est la version rap-tag d'un personnage éternel dans l'imaginaire populaire : Guignol, le gros malin qui s'en tire par son bagou et botte le fon-

dement du gendarme. Tapie n'a pas d'électorat, il a un public. Il n'a pas de militants, il a des supporters. Il n'a pas d'amis, il a des complices. Il n'a pas de fidèles, il a une « clientèle » au sens romain du terme.

Le « scandale » OM-Valenciennes a permis de découvrir la composition extraordinairement hétérogène, et donc la fragilité, du « Tapisme ».

A-t-il besoin d'un faux témoin ? Un sous-ministre qui est son obligé se propose. Mais il se renie piteusement dès que son mensonge est connu.

A-t-il besoin d'un fusible ? On voit sa « créature » Bernes se porter à son secours. Pour le trahir et l'accabler au premier choc.

Fonde-t-il publiquement des ambitions politiciennes hors de toute mesure sur la faveur du Président ? Mitterrand aussitôt le rejette comme on chasse un petit singe amusant dès qu'il fait des saletés sur la moquette.

Annonce-t-il que les sanctions prises contre l'OM vont soulever l'indignation du peuple marseillais que le sociologue Alain Touraine affirme « sur le point de faire sécession » ? L'affaire se solde par un piteux rezzou au cours duquel une poignée d'allogènes braillards brûle un drapeau français.

Le « Tapisme » est à la politique ce que l'image virtuelle est à la réalité.

Quant à la nébuleuse « Tapiste », la composition de la liste pour les élections européennes en donne un éloquent raccourci : les candidats ne sont pas réunis autour d'un programme, d'une idée, d'un éventail de propositions, puisque Tapie n'a pas d'idée, pas de programme et pas de proposition (à l'exception de deux ahurissantes idioties : déclarer le chômage des jeunes illégal et intégrer la Bosnie dans la communauté européenne) ; ils constituent une navrante armée de Bourbaki, une bande hétéroclite de laissés pour compte, d'exclus de l'assiette au beurre, de ringards de la politicaille, de recalés du suffrage universel, de vieux francs-macs rescapés de l'ère Combiste.

Serrés autour du caïd, ils espèrent que sa médiatisation outrancière mobilisera assez de gogos pour leur permettre de toucher le gros lot d'une élection qui, il ne faut tout de même pas l'oublier, peut rapporter, en cinq ans de présence au Parlement, probablement plus que n'importe quel des candidats Tapistes n'a jamais gagné dans sa vie (tête de liste exceptée, cela va sans dire).

On sait combien les nobles défenseurs de la démocratie sont désintéressés, mais ça n'interdit pas d'apprécier les petites compensations.

Et pour ce prix, tels les porte-flingues du temps de



lles du marigot

la guerre des gangs qui changeaient de famille tout en restant dans la Mafia, on voit des Verts trahir la famille écolo, des socialistes abandonner le gang Rocard, pour se mettre au service du « Capo Tapie » dont les affaires semblent mieux tourner. Tout ça sans abandonner la « Cosa nostra », c'est-à-dire la Gauche.

Quant au « peuple tapis-te », chaque match de l'Olympique de Marseille permet d'en saisir brièvement la réalité humaine.

Français de papier, chômeurs professionnels, assistés permanents, RMistes, cette moderne incarnation de ce que Marx appelait le « Lumpen Proletariat » n'a rien à voir, même de loin, avec les « Franchouillards », ouvriers, employés, artisans, petits commerçants, retraités, jeunes en quête d'une espérance dont on a tant reproché à Le Pen de faire son électorat et qui, eux, ne sont pas des assistés de naissance mais des sinistrés de la crise.

Contrairement au peuple dont Le Pen se réclame, la plèbe Tapiste n'a pas d'ambition pour la France parce qu'elle ne sait pas ce qu'est la France, parce que, mosaïque sur-réaliste née des délires de l'énarchie qui broie ce pays depuis un demi-siècle, elle ne constitue pas une communauté mais une masse marginalisée, sans identité, sans culture, sans tradition, sans attaches, sans racines.

Et si elle se reconnaît en Tapie, c'est uniquement parce que, comme lui, elle survit à la lisière de la légalité.

Les fanatiques de l'O.M. ne glapissent-ils pas, en réponse à chaque attaque

du « système » : « Tapie, c'est nous » ?

Rien n'est plus vrai. La différence entre cette populace et sa fugitive idole n'est qu'une question d'échelle. Comme Tapie, les Tapistes vivent d'expédients, d'arnaques, de magouilles.

Et, comme lui, quand ils se font prendre, ils se disent en butte aux persécutions des flics, des magistrats, des administrations, des médias.

Mais où l'un dépêche des entreprises moribondes, les autres dépouillent la grande surface du coin. Où celui-là roule le fisc, ceux-ci arnaquent la « Sécu ». Quand Tapie traite de « salauds » les électeurs du Front national, les bandes qui l'idolâtrèrent parce qu'il leur a distribué une caisse de chaussures Adidas traquent et matraquent les « Fromages », les « Babylones », les « Franchouillards ».

Pourquoi voudrait-on que cette multitude informe s'indigne du comportement prédateur de Tapie ?

A leur idée, s'il vole, comme le prétendent ses ennemis qui sont aussi les ennemis du « peuple », au moins ne vole-t-il que le monstre froid d'un Etat qu'ils haïssent parce qu'il s'incarne pour eux non dans une nation et une civilisation, mais dans un arsenal répressif et une machine à distribuer des aides éternellement insuffisantes.

Pourquoi voudrait-on que ces gens, qui vivent de petites rapines, de vagues arnaques aux ASSEDIC ou aux « allocs », s'émeuvent des magouilles de Tapie et de la désapprobation qu'elles soulèvent chez les

« élites » alors que les mêmes élites offrent chaque jour le spectacle de la corruption généralisée ?

Pourquoi voudrait-on que ces gens, qui n'ont probablement jamais payé un centime d'impôts, soient choqués d'apprendre que le fisc poursuit Bernard Tapie pour avoir utilisé « à des fins personnelles » son yacht « le Phocée » qu'il avait déclaré comme un « instrument de travail » ?

Quand le « jeune » des quartiers nords de Marseille entend ça, il éclate de rire : « Comment ! Ces caves ont vraiment cru que le bateau de Bernard était une annexe de ses usines ? On n'est pas plus bête. Ah ! Il les a bien plantés ! »

Au fond, « Bernard » ne fait que profiter du système, exactement comme ces familles qui se prêtent des enfants le jour de la visite de l'assistante sociale pour « toucher plus d'aides ». Rien de plus.

Et quand, éphémère ministre de la Ville, il déboulait dans les banlieues en escarpins vernis à bord d'une puissante BMW, il ne choquait pas les « jeunes », contrairement à ce que croient ces imbéciles de journalistes.

Tout simplement, il arborait les mêmes signes de « réussite sociale » que les dealers de la cité qui, leurs affaires faites, viennent « frimer » en grosse cylindrée devant leurs petits frères.

Pour cet infra-monde, Tapie est plus qu'un symbole, c'est un modèle, un pote.

L'incarnation vivante du succès de la seule loi qu'ils connaissent et qui tient en trois mots : « Nique ta mère ».

MADAME ET LES APPRENTIS



En revanche, Madame Alliot-Marie n'a pas

trouvé le temps de rendre visite aux trois cents apprentis qui l'avaient invitée à présider la remise du « Trophée Maaf » organisé par les Chambres des métiers. Il est vrai que ces jeunes travailleurs sont sans doute moins rigolos que la pègre rapeuse.

DEPLACE



On se demande d'ailleurs ce qu'un ministre du gou-

vernement avait à faire en compagnie de ces crapules dont le dernier disque, explicitement (quoique stupidement) intitulé « J'appuie sur la gâchette », clame : « Donne-moi des balles pour la police municipale, donne-moi un flingue... La police, la justice, tous des corrompus, dans l'abus ils puent ». On aimerait savoir ce que les policiers mobilisés pour la protection de la dame pensent de cette promesse.

CLANDESTINS OFFICIELS




Comme le « Libre Journal » l'avait annoncé, les

textes interdisant l'immigration clandestine ne sont plus appliqués en ce qui concerne les soi-disant « victimes du FIS ».


Une Algérienne clandestine comparaissant devant le tribunal de Versailles a simplement déclaré qu'elle se sentait menacée par ses propres frères sympathisants islamistes. Elle n'a pas obtenu l'asile politique mais l'arrêté d'expulsion a été annulé. Désormais, elle appartient à une nouvelle catégorie d'immigrés : les clandestins officiels.




PANIQUE

 Le scandale Alcatel (plusieurs dizaines de millions de surfacturation) sème la panique dans le milieu politique. Une des victimes de ce racket a été France-Télécom. Or, il est pratiquement impossible que les experts maison n'aient pas été conscients de ces surfacturations. Auquel cas ils en seraient complices et avec eux les ministres de tutelle. Autre "affaire" : il semble que le chantier géant des "J.O d'Albertville" ait, lui aussi, payé des factures largement abusives. On espère que Michel Barnier n'est au courant de rien.


PRESSE LIBRE

 En tout cas, ce n'est pas dans "L'Express" ou "Le Point" qu'il apprendra quelque chose : ces deux journaux n'ont pas publié une ligne sur le scandale. Il est vrai qu'ils sont eux-mêmes propriété du groupe Alcatel... Ce qu'on appelle la presse libre.

MEMOIRE

 A la surprise générale, le patron du Service central de prévention de la corruption, dont Méhaignerie avait annoncé le limogeage à grand bruit, est toujours fonctionnaire. Cette mansuétude n'a évidemment rien à voir avec le fait que Pierre Antoine Lorenzi avait instruit plusieurs dossiers impliquant des élus proches de la majorité sans qu'aucune poursuite soit entamée par la Chancellerie.

MARCHE

 Sarkozy aurait proposé aux patrons de l'information sur F2 un marché : "Quand les sondages bougeront, TF1 nous plantera pour Chirac. C'est sur F2 que nous comp-

Autres Nouvelles

Gaillot-évêque au secours des porno-trafiquants

Vingt-quatre pages, quarante photographies et dessins pornographiques, dont plusieurs mettant en scène des prêtres et des religieuses, et, au milieu de cette boue, une interview de Gaillot-évêque qui condamne la censure et s'associe à la pétition contre l'article 227-24, tel est le contenu du dernier numéro de "Maintenant", entièrement consacré à dénoncer le fameux article permettant aux citoyens de traîner devant la justice les boutiquiers de l'ordure.

La pétition lancée par ce journal vise à obtenir l'abrogation de cette dispo-

sition législative qui terrorise les marchands de sexe, et le moins que l'on puisse dire est que la liste des cosignataires de Gaillot est édifiante.

S'associent à sa campagne en faveur du porno-business une longue liste d'éditeurs, de journalistes, de producteurs de films spécialisés, bien sûr, mais avec eux la LICRA, le MRAP, les Radicaux de gauche, le syndicat professionnel des médias de la communication, le syndicat CGT des journalistes, la commission Santé bio-éthique, la Ligue des droits de l'homme, la fondation Diderot, plusieurs "cher-

cheurs du CNRS", sans compter, bien sûr, l'habituelle cohorte des pétitionnaires, anciens ministres, députés, etc.

Le prétexte est de "défendre les libertés". Le but réel et inavoué est de protéger les industriels de l'ordure que la loi menace et que les associations de défense de la famille inquiètent.

Cibles principales des pétitionnaires : *la Cité Vivante*, l'*Agrif* et *Renaissance catholique*.

Raison de plus pour s'associer sans tarder au combat que ces associations mènent en s'appuyant sur la loi. ■

Ces démocrates qui ont peur du peuple

Ne faisons pas croire aux Français que les vraies réformes ne peuvent passer que par la voie du référendum", supplie Gérard Longuet, ministre de l'Industrie.

"Le référendum n'est pas une bonne idée", tranche Alain Lamassoure, ministre des Affaires européennes.

"Le scandaleux référendum d'Air-France, en voilà du populisme pur et dur", s'emporte Tapie.

"Un référendum ? Francement, j'ai cru que c'était une plaisanterie. La politique c'est d'abord apporter des réponses aux Français", explique Martine Aubry.

"En entendant parler de référendum, j'ai été pris entre l'envie de cogner et l'envie de rire", trépigne Rocard.

La proposition avancée par Philippe Séguin de soumettre au peuple la question du chômage que les "élites" ont été

incapables de résoudre depuis vingt ans a remobilisé ces impeccables démocrates qui ne veulent surtout pas donner la parole au peuple. Cette défiance contemporaine de la révolution s'exprime en traitant de démagogues, de populistes, bref, de dangereux fâchistes ceux qui, selon la définition du sociologue Wieworka "entendent réduire la distance qui sépare le peuple du pouvoir ... concilier le passé et l'avenir, l'économie et la nation, la raison et les passions, l'identité et le changement".

On mesure, en effet, la dimension criminelle de cette ambition, ainsi que les progrès accomplis depuis l'époque des rois d'Aragon à qui leurs sujets prêtaient serment dans ces termes : "Nous qui valons autant que vous, chacun en particulier, et qui, réunis, pouvons plus que vous, nous vous acceptons pour roi aussi longtemps que vous garderez nos

privilèges. Sinon non !" Quel énarque députaillon accepterait aujourd'hui sans broncher ce que les rois d'Aragon acceptaient hier avec gratitude ?

En fait, si l'on veut comprendre pourquoi les professionnels de la politique préfèrent rester entre eux, quitte à dissoudre le peuple quand il ne leur convient pas, on méditera sur ce mot de Sarkozy à propos de la commission d'enquête réunie autour du gigantesque scandale du "Crédit Lyonnais" qui, pour cause de malversations et de copinage politique, coûtera finalement plus de mille francs à chaque citoyen :

"Le huis-clos pour l'enquête sur le Crédit Lyonnais est sage".

Rien n'est plus vrai. Comme, de toute façon, on ne demandera pas leur avis aux Français, on ne voit pas pourquoi on les tiendrait au courant. ■



Le cheval mystère a trahi le secret du château caché

Traitée par-dessus la jambe par la presse, l'affaire de "l'Akhal tekke" de Mitterrand est bien plus qu'une simple anecdote pittoresque. Elle révèle avec quel soin le président de la République s'est, en deux septennats, enfermé dans une formidable forteresse de secrets.

Lors du récent voyage présidentiel au Turkménistan, un journaliste importun se souvient soudain qu'à l'issue de la dernière visite le chef de l'Etat français avait reçu de son homologue turkmène un somptueux cadeau : un cheval de la rarissime lignée des "Akhal tekke" baptisé Gengi.

Tout content d'avoir trouvé une anecdote propre à enjoliver les ennuyeux reportages que cette visite officielle suscite, notre reporter pose la question : qu'est devenu le cheval ?

Mitterrand feint d'abord de ne pas savoir de quoi on parle. Puis, s'avisant que ce manque d'intérêt

risque de froisser son hôte qui, après tout, est le donateur, il explique que, le voyage ayant fatigué l'animal, on l'avait confié aux soins de vétérinaires spécialisés.

Les haras nationaux questionnés opposent un démenti laconique : ils n'ont jamais vu le cheval mystère.

Mitterrand s'emporte : évidemment, les haras nationaux ne sont pas capables de soigner un animal aussi précieux. C'est un vétérinaire privé qui en a reçu la charge.

Quel vétérinaire ? Où réside-t-il ? Les importuns se font si pressants que Mitterrand, acculé, se mure dans le silence.

Piqués, les journalistes enquêtent alors, pour découvrir qu'une fois de plus Mitterrand a menti : le cheval de grand prix n'a été confié à aucun vétérinaire. Il a tout simplement été planqué dans une des résidences les plus secrètes du chef de l'Etat : le château de Souzy-la-Briche

dont personne, semble-t-il, n'avait jamais entendu parler.

Après présentation de "Gengi", les journalistes s'en sont allés satisfaits.

Domage : la presse a mis un terme à ses investigations au moment même où les choses allaient devenir intéressantes, c'est-à-dire au moment où la thébaïde secrète de Souzy-la-Briche, connue des seuls intimes de Mitterrand*, qui a fait dépenser des milliards pour son aménagement, allait sortir du brouillard.

Le "Libre Journal" y reviendra. ■

*VSD en fait un scoop en publiant les photos légendées : «Voici pour la première fois vu d'en haut le manoir qui a tant fait parler de lui.» ne manque ni de souffle ni de malhonnêteté, le scoop des photos de Souzy-La-Briche en revient à l'hebdomadaire "Minute" qui les publia pour la première fois le 27 août 1983 à sa une.

tons pour redresser la barre."

On ne doute pas que le vertueux Jean-Luc Mano, ancien militant communiste pur et dur et aujourd'hui patron de l'information sur la télévision d'Etat, a sèchement refusé.

TOUT FOUT LE CAMP

Allons bon !



Encore une idole qui s'effondre

avec fracas. Althusser, le philosophe normalien fou qui avait empoisonné des milliers d'étudiants à forte dose de marxisme et qui finit par étrangler sa femme, aurait été, découvrent ses disciples, "proche d'Heidegger et de Nietzsche".

Stalinien et assassin, passe encore, mais quasi nazi ! On ne sait vraiment plus à qui se fier...

CERVEAUX

Le même



Althusser aimait à répéter que "l'ave-

nir dure longtemps", ce qui passait pour un admirable trait de génie. Jeanneney, éphémère et calamiteux animateur de la dérisoire "mission pour le Bicentenaire", publie, quant à lui, un livre intitulé "L'avenir vient de loin".

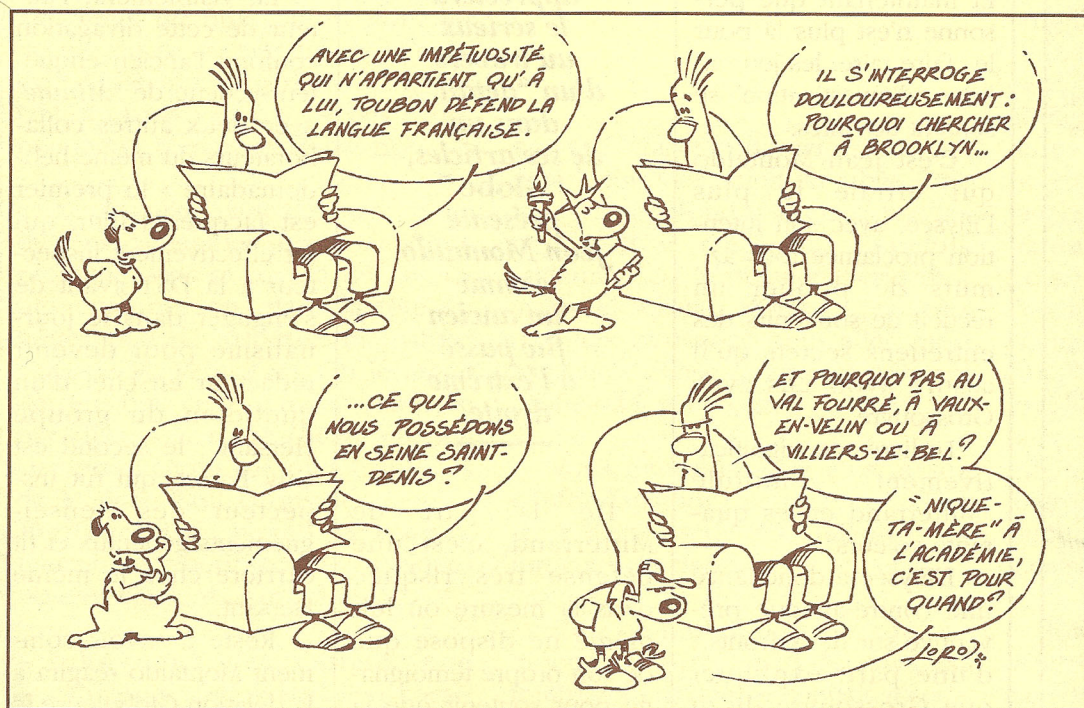
Dignes héritiers d'Alphonse Karr, qui notait déjà que le présent ne dure jamais longtemps et que demain a juste le temps d'être aujourd'hui qu'il devient déjà hier.

BERLUSCOSMITH ?



Jimmy Goldsmith, deuxième de la liste Villiers aux

Européennes, guigne "TF1" et "Le Figaro" dont Hersant souhaite se débarrasser depuis longtemps. D'après les milieux financiers, le très cosmopolite homme d'affaires pourrait disposer de cinq milliards de francs pour ces opérations. On comprend que Villiers lui trouve du charme.



Cohenneries

Le journal d'un âne franc

1 672 ème jour A.C. L'information est tombée lundi dernier sur l'antenne d'Europe 1. Et mes bras avec : l'envoyé spécial de la station à Kigali a révélé qu'il y avait « des centaines d'Anne Frank » se terrant dans la capitale du Rwanda pour échapper aux massacres réciproques auxquels se livrent Tutsis et Hutus. J'en ai éprouvé comme un sentiment de jalousie. Quand donc, les médias se pencheront-ils sur mon sort ? Quel Kouchner ou BHL dénoncera le calvaire que je vis dans ma cave pour échapper à la persécution de la Bête immonde depuis cette nuit funeste de la profanation du cimetière juif de Carpentras ? Quel éditeur me fera des propositions pour publier mes mémoires (si intéressé, prière de prendre contact avec Serge de Beketch) ? Oh, je sais : on me répondra que pour mériter le label « Anne Frank », encore faut-il être sous la menace d'un génocide. C'est là où je dis attention ! Il existe une référence historique qui a fixé les normes intangibles du génocide : l'origine des victimes, leur nombre et les moyens utilisés pour les faire passer de vie à trépas. C'est ce qui fait toute la différence entre le génocide et le massacre. Exemple : génocide juif mais... massacres des Indiens d'Amérique, des Arméniens, des Croates, des Bosniaques, des Tutsis, des Hutus etc. En l'employant à tort et à travers, on voudrait banaliser le terme de génocide qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Qui se livrent à cette ignoble manipulation, sinon les suppôts de la Bête immonde ? Il faut que j'alerte sans tarder mon ami Gaubert pour qu'il fasse derechef interdire dans les médias et les bistrots cet emploi abusif qui ressortit du révisionnisme le plus scandaleux. Un génocide au Rwanda ? Allons donc, soyons sérieux. J'ai vu les reportages à la télé : il n'y a que quelques centaines de milliers de morts pour une population totale de six millions d'individus, pas de camps de concentration, ni de chambres à gaz. Avec ça, à ma connaissance, ils ne sont pas juifs. Non monsieur le journaliste d'Europe 1, il ne peut y avoir « des centaines d'Anne Frank » à Kigali. En revanche, il y a un « âne franc » dans une cave parisienne qui est prêt à vous recevoir.

Jean-Pierre Cohen

Autres Nouvelles

Affaire Grossouvre, l'artillerie des calomniateurs

Le fils de banquier lyonnais qui raconte qu'il a, durant la guerre, infiltré le Service d'ordre légionnaire, précurseur de la Milice, pour le compte de la Résistance, a fini sa vie à soixante-seize ans, dans la peau d'un autre agent double."

Ces lignes terribles publiées par *"Libération"* du 2 mai démontrent que l'Elysée est prêt à allumer n'importe quel contre-feu pour pallier les conséquences ravageuses de la mort de Grossouvre.

Comme le *"Libre Journal"* l'a exposé dans sa dernière parution, la disparition de son factotum laisse en effet Mitterrand en première ligne contre les médias. Et maintenant que personne n'est plus là pour les faire taire, les journalistes "d'investigation" se sentent des ailes.

C'est Jean Montaldo qui effraie le plus l'Elysée, avec son intention proclamée tous azimuts de publier un recueil de souvenirs des entretiens secrets qu'il assure avoir eus avec Grossouvre.

Le livre sera significativement intitulé "Mitterrand et les quarante voleurs".

L'Elysée a donc lancé une contre-attaque préventive sur deux fronts : d'une part, expliquer que Grossouvre disait

n'importe quoi, de façon à enlever tout crédit à la source des informations ; d'autre part, discrediter le récipiendaire de ces élucubrations.

A *"Libération"* a échoué la mission de diffuser cette perfidie consistant à insinuer que c'est sur ses seules déclarations que, jusqu'à présent, on avait cru que Grossouvre avait été infiltré pour le compte de la Résistance dans le S.O.L. de Vichy.

Sous-entendu : rien ne prouve qu'en fait il n'ait pas été, au contraire, infiltré par le S.O.L. dans la Résistance.

**Une opération
de
désinformation
dont on
appréciera
le sérieux
au travers
d'un "détail":
dans un
de ses articles,
"Globe"
présente
Jean Montaldo
comme
"un ancien
flic passé
à l'extrême
droite"**

De la part de Mitterrand, c'est une défense très risquée dans la mesure où lui-même ne dispose que de son propre témoignage pour soutenir que la

francisque qui lui fut remise par Vichy n'était là que pour couvrir ses activités de Résistance.

De son côté, *"Globe"* a été chargé du "lobby anti-Mitterrand". Le travail a déjà commencé par un article assez médiocre consistant à amalgamer tous ceux qui, des "Kollabos à l'extrême droite", se sont, depuis un demi-siècle, mis dans le passage de l'actuel chef de l'Etat.

Une opération de désinformation dont on appréciera le sérieux au travers d'un "détail" : dans un de ses articles, *"Globe"* présente Jean Montaldo comme "un ancien flic passé à l'extrême droite".

C'est évidemment faux.

Et, visiblement, l'auteur de cette divagation confond l'ancien enquêteur-vedette de *"Minute"* avec deux autres collaborateurs du même hebdomadaire : le premier est Jacques Tillier, qui fut effectivement inspecteur à la DST avant de s'engager dans le journalisme pour devenir rédacteur en chef d'un quotidien du groupe Hersant ; le second est Guy Barret, qui fut inspecteur des Renseignements généraux et fit carrière chez le même Hersant.

Reste à savoir comment Montaldo réagira à la délation Globuleuse. ■



Et c'est ainsi...

par ADG

Ecoutons d'abord ce que dit le grand « *Almanach des saisons* » d'Henri Pourrat, ça ne peut pas nous dire de mal et pendant ce temps-là, nous ne serons ni au bistrot ni en train de dire des sottises :

« En mai, on sarclera les froments. On bêchera les vignes pour la seconde fois, les chaussant de la terre voisine, et on en ôtera tous les pampres et sarments qui ne portent pas de fruits. On étêtera les rameaux superflus des arbres et on arrosera ceux qui ont été planté depuis l'automne. On tondra les brebis, on châtrera les veaux. On fera force fromages et on amassera grande quantité de beurre ».

On se sent tout de suite mieux après cela, non, bien que le soin des vignes nous rappellera le souvenir de Jean Carmet à qui le gel récent des ceps de Bourgueil avait donné un coup au cœur. En tondant les brebis, on prendra soin de ne pas boucher les cagoinces avec la laine si on procède à cette opération dans son achélème de Billancourt. Pour les veaux, on se souviendra du général de Gaulle qui n'en demandait pas tant et quant à ce qui est des beurs, non merci, n'en amassez pas trop.

Et puisqu'on parle d'Almanach, un de mes camarades à qui un séjour prolongé dans sa cave a dû donner des champignons dans la tête et, hélas, peu de salpêtre, m'a offert celui de M. Vermot 94. J'ai le regret de dire que cette œuvre, estimable par ailleurs et ne le cédant en rien aux productions les plus élaborées de M. Jean-Paul Grousset (du « *Cannard enchaîné* »), ne m'a pas complètement fait mourir de rire : quelques vagues blessures, sans plus.

En voici des extraits non exhaustifs. Définition d'un cocaï-

ALMANACH CANNIBALE



— *Pampres
et sarments
d'ivrogne*
— *Utilité
pacifique
du cochon*
— *Bonté
consécutive
de l'homme.*



nomane : maboul de neige. Cherche petit lapin pour union du rable. Il ne faut pas confondre Robert, fais-les rire et Bob, marre-les. François Mitterrand est le premier Président à visiter le sultanat d'Oman ; j'ai assez d'ennuis en France pour aller chercher autre chose qu'en mer d'Oman, confie-t-il à ses proches.

Vous avouerez que c'est assez confondant pour soupçonner chez les rédacteurs de cet almanach un fort coup de chaleur.

Mais il faut bien que tout le monde vive, même si ce pays est foutu, comme me le confiait récem-

ment Aramis. Pendant ce temps-là, la cause papouse, me direz-vous, n'avance guère. Je ne suis pourtant actuellement pas très loin d'eux (moins loin que de Loches, par exemple) puisque je pérégrine dans le Pacifique. La vision du Centre culturel Jean-Marie Tjibaou à Nouméa (Yéweiné-Yéweiné devant donner son nom à un Institut pour bègues) prouve cependant la prédominance du Canaque sur le Papou. Pourtant, tous deux sont nettement moins festifs que le Tahitien.

Tous aiment les cochons d'un amour égal. L'Auvergnat aussi, certes, mais je n'ai jamais vu Chaumeil payer une tournée avec un jambon alors que les natifs du Pacifique emploient volontiers le porc comme monnaie d'échange. Ce qui est curieux car si l'argent n'a pas d'odeur, le cochon lui en a une. Les indigènes estiment tellement le cochon que pour parler d'un homme et ce, d'une manière anthropophagique, ils l'appellent : « le cochon-long » et cela est constant dans les trois grands courants de langues. Avec, toutefois, des références gustatives différentes. Le canaque estime que la chair de l'homme ressemble à la fois à celle du mouton et à celle de l'holothurie, l'odeur (cuite) se rapprochant du pigeon. Le papou, sans trop d'imagination, en tient pour le porc. Le Polynésien estimait que la viande l'homme (et particulièrement celle de l'homme blanc) était bien inférieure à celle du dugong, appelé également vache marine. On voit par là combien un acte aussi simple que le cannibalisme peut donner lieu à des interprétations de nuances dont un Bousse ignore les premiers rudiments.

Mais quoi qu'il arrive, c'est ainsi qu'en général l'homme est bon.



Dieu ou César

par Jacques Houbart

La manipulation indienne

Sur le front sud de l'ALENA (Accord du Libre Echange Nord Américain), la stratégie est différente de celle que nous avons vue précédemment. Le Mexique, en effet, est un antique Etat indien - difficile à décaper avec l'eau de Javel yankee - et, depuis des décennies, l'implantation des caïds de la drogue leur donne des droits. Ici, on a décidé de "mettre le paquet". On ne va pas se contenter du manteau de Noé de l'anticolonialisme, on va carrément déclencher une "révolution" indienne contre le pouvoir central et l'ALENA. Soutenus par les médias gauchards et, comme d'habitude, par leurs alliés de Maastricht, les agents de la mafia, alliés aux intellectuels de gauche (enseignants ou membres des professions libérales de la "*colonia interior*") - qui, en 1910, au moment de l'insurrection paysanne indienne d'Emiliano Zapata, ont tout fait pour qu'elle soit écrasée dans le sang - ont déclenché au début de l'année une jacquerie se réclamant, d'une façon admirablement folklorique, du même Zapata. Des rebelles indiens ayant formé une Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) ont, en effet, déclaré le 1er janvier la guerre "à l'Etat mexicain". Rapidement, les deux camps rivaux de la "*colonia interior*" - ce produit sanglant de la décolonisation manquée - ont repris les armes et des milliers de victimes ont payé de leur vie la manipulation. Candidat à l'élection présidentielle du PRI (Parti révolutionnaire institutionnel au pouvoir, ayant négocié l'ALENA), Luis Donaldo Colosio sera bientôt assassiné par quatre hommes de main du "Groupe Tucan", d'anciens policiers PRI, liés aux services de renseignements ou reconvertis dans le commerce et la police privée - origine très exotique pour une jacquerie zapatiste indienne.

De fait, la manipulation internationale est évidente si on rappelle que, dans le cadre du soulèvement "indien", une action violente avait été menée par des nervis gauchards, en France même, le 10 janvier, contre le consulat du Mexique à Toulouse qui a subi des déprédations.

Le mouvement révolutionnaire est si peu "indigène" qu'il recrute en partie des effectifs dans les camps de réfugiés de la guérilla guatémaltèque et que, cette fois encore, on relève l'intervention de la logistique narco-terroriste de Fidel Castro - toujours "chouchou" des médias français et de TF1 en particulier -, en l'occurrence le "Forum de Sao Paolo", qui regroupe le Parti communiste cubain, le PRD marxiste mexicain, le Parti des travailleurs du Brésil, le FMLN salvadorien, l'UNGR guatémaltèque, le mouvement Lavalas du Haïtien Aristide, le Causa R vénézuélien et naturellement les sandinistes du Nicaragua. Ce réseau est soutenu idéologiquement par les faux prêtres qui, depuis de longues années, ont abandonné leur tâche sacrée et font de la politique au nom de la "théologie de la libération". Tous ces faux pauvres font bon ménage avec les financiers de la déstabilisation.

Vers la fin de 1992, la BDIA (Banque de développement inter-américain, qui coopère étroitement avec la Banque mondiale) a créé un "Fonds des peuples indigènes" qui canalise vers des "projets indiens" d'importants subsides alimentant des organisations séparatistes d'idéologie marxiste. Là aussi, on retrouve un souci d'"épuration ethnique", comme dans l'ancienne Yougoslavie. Si l'on examine les objectifs des principales organisations jugées "représentatives" et financées par le Fonds, on constate que la priorité est donnée à la destruction de l'Etat, par le soutien de

l'anarchie indigène. La COICA (Coordination des organisations indigènes de la Cuenca amazone, siégeant à Lima et opérant au Pérou, en Colombie, en Equateur, au Brésil et en Bolivie) déclare dans son manifeste de 89 : "Nous n'acceptons pour légitime aucun gouvernement du monde, passé, présent ou à venir, dans aucun des pays amazoniens". La COICA, ayant organisé en mai 92, à Rio de Janeiro, une conférence "indigène" avant le sommet Eco 92, eut bien soin de relayer les mots d'ordre anarchistes des pseudo-écologistes que nous connaissons bien chez nous, contestant la gestion des structures industrielles et la construction de routes, de réseaux électriques, téléphoniques, en raison de leurs "effets destructeurs". Une autre organisation puissante, regroupant des financiers et des politiciens, le "Dialogue inter-américain", a lancé en février 93 un nouveau projet "Divisions ethniques et consolidation de la démocratie dans les Amériques", lequel est présidé par Donna Lee Van Cott qui passe pour une spécialiste du "conflit ethnique" et siège dans un autre comité indigène de la Banque mondiale. L'objectif déclaré du "Dialogue" est de "stimuler le débat" à propos "des relations entre gouvernements et peuples indigènes". Le simple énoncé de cet objectif indique bien qu'il n'est plus possible de créer, de gérer ou de défendre un Etat américain si l'on trouve sur sa route Donna Lee Van Cott et la Banque mondiale. Le véritable objectif est transparent : créer dans de vastes zones d'Amérique de nouvelles réserves indigènes qui seront chargées de la narcoagriculture et ouvertes, comme c'est souvent le cas déjà, au tourisme "écologique".

(à suivre)

Lugan aux Afriques

par Bernard Lugan

Les Afrikaners sont gens étranges. Ils constituent une tribu africaine depuis le XVII^e siècle, et pourtant, ils ne connaissent ni l'Afrique, ni les Africains. L'Afrique, la vraie, pas celle qui ressemble au Texas, commence au nord du fleuve Limpopo. Et cela, les Afrikaners ont toujours refusé de l'admettre.

Les anciens coloniaux belges, français, anglais, portugais et plus récemment les Rhodésiens repliés au sud du Continent, avaient pourtant tenté de le leur faire comprendre.

Mais, sûrs d'eux, les Afrikaners ont toujours regardé ceux qui n'étaient pas Boers avec un air à la fois amusé et méfiant. Souvenons-nous de la réplique du vieux général Joubert à un conseiller militaire allemand. Totalemtent buté, après avoir mis en déroute les armées anglaises au Natal, le général refusait obstinément de donner à sa cavalerie l'ordre de marcher sur Durban, s'accrochant à cette phrase : "Dieu nous a assez donné pour aujourd'hui". La suite est connue : les Anglais se regroupèrent et contre-attaquèrent victorieusement.

Dans le même ordre d'idée, Cronje, autre général, s'obstina à ne tenir compte d'aucun des avis que le colonel de Villebois-Mareuil s'épuisait à lui donner. Ce dernier avait compris que l'immobilisme du général boer allait être fatal à son armée. Agacé, Cronje finit par répondre à l'officier français : "C'est en formant le laager-cercle de chariots que mes ancêtres ont vaincu les Zoulous. C'est en faisant de même que je battrai les Anglais". Comme Villebois-Mareuil tentait de lui expliquer qu'entre les Zoulous de 1836 et les Anglais de 1900, il existait tout de même une

LES AFRIKANERS

certaine différence, Cronje coupa court à l'entretien par cette phrase typiquement afrikaner : "Jeune homme — le colonel avait 60 ans à l'époque... — je chassais déjà alors que vous n'étiez pas né. Ne prétendez donc pas m'apprendre à faire la guerre..."

La suite est également connue : écrasé par l'artillerie britannique, Cronje fut contraint de capituler avec la principale armée boer.

Durant trois siècles, les Afrikaners tirèrent leur force de la Bible et plus exactement de l'Ancien Testament. Ils étaient le Peuple élu que Dieu avait mis en Afrique pour civiliser ce continent. Quand ils voulurent échapper à l'administration britannique, dans les années 1835-1840, ils se lancèrent dans une immense migration à travers les étendues du veld. Cet épisode, connu sous le nom du "grand trek" ou grand voyage, avait pour eux des bases bibliques. Ils étaient les "nouveaux Hébreux" quittant le territoire anglais — l'Egypte du pharaon — à la recherche de la "Terre promise".

Quand ils affrontaient les Vdebelé ou les Zoulous, ils savaient qu'ils allaient être victorieux puisque le

Tout-Puissant ne pouvait évidemment pas abandonner "SON peuple".

Durant trois siècles, leur armature fut religieuse. L'Apartheid reposait d'ailleurs sur des principes religieux. Et puis leur système de valeurs commença à s'effondrer à partir du moment où les pasteurs se mirent à contester les certitudes bibliques sur lesquelles tout l'édifice national afrikaner reposait.

En quelques années, ceux qui ne doutaient pas un instant de leur prédestination apprirent à se sentir coupables. Certains, tel M. De Klerk, voulurent alors effacer les "péchés" de leurs ancêtres en tournant résolument le dos à tout ce qui avait fait leur force. Peu à peu, l'élite afrikaner s'engagea dans la voie de la remise du pouvoir à l'ANC. D'autres Afrikaners allèrent plus loin : pour faire pardonner les "crimes" de leurs parents, ils militèrent à l'ANC, tel W. Verwoerd, petit-fils du "père de l'Apartheid".

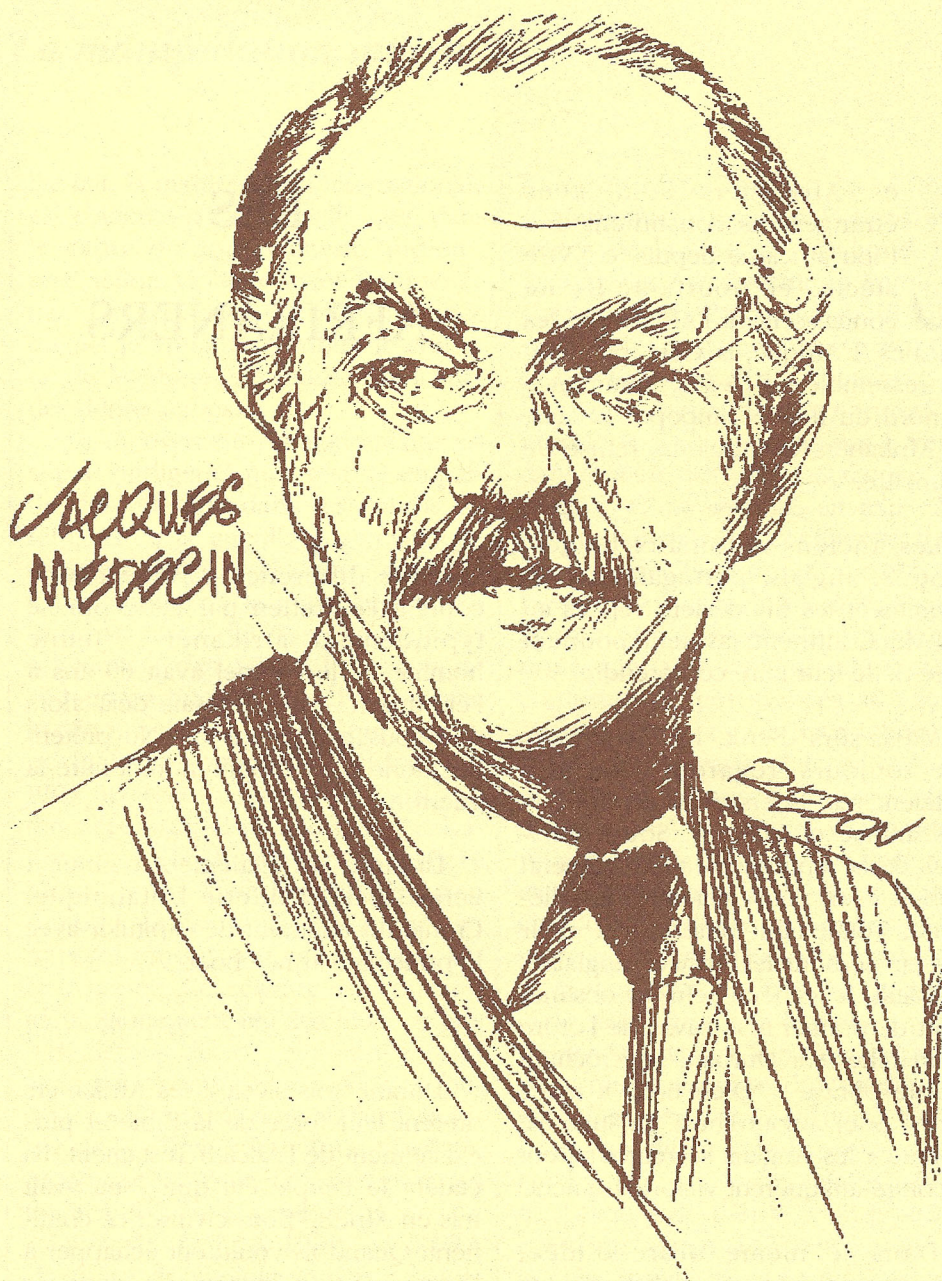
Les plus nombreux furent déboussolés. Ils avaient perdu tout point de repère. Ils baissèrent alors les bras et laissèrent le "sida mental" les désarmer.

Aujourd'hui, ils sont accablés, car ils viennent enfin de comprendre que De Klerk les a trahis. Mais que faire, puisque, en réalité, c'est Dieu qui a abandonné SON peuple ? Et si Dieu a décidé d'abandonner LE peuple qu'il avait pourtant choisi, c'est donc que ce peuple doit être bien coupable...

Alors, en humbles serviteurs du Tout-Puissant, ils acceptent leur châtiment sans réagir. Et avec accablement, puisqu'ils ont attiré sur eux le courroux

Entretien Courtois a

Les voyous ont mis à la mode de se moquer de ceux qui se refusent à le devenir. Le propre d'une maison d'édition libre est de donner la liberté à ceux qui en sont privés. C'est pourquoi les Editions Première Ligne viennent de sortir le livre de Jacques Médecin, Un Lynchage exemplaire, en même temps que deux autres ouvrages appelés à un retentissement certain : Désinformation 1994 et En finir avec les scandales du football, un livre de l'ancien international Jean-Marc Guillou. L'ouvrage de Jacques Médecin est le premier livre politique écrit en prison depuis quelque trente ans. C'est ce qui fait en partie son intérêt, mais c'est aussi ce qui rendait, a priori, cet entretien impossible. Heureusement, l'auteur a pensé à tout. Il répond par avance aux questions que l'on se pose et il a même intitulé l'un de ses chapitres "Questions-Réponses".



Avez-vous vraiment tout raconté, en tout cas ce que vous savez ?

JACQUES MÉDECIN : Non, je n'ai pas encore tout raconté. N'allez pas croire que j'exerce un chantage quelconque sur quelques personnages ayant manqué de parole à mon égard. Mais ce sont là des affaires

trop niçoises pour intéresser l'ensemble des Français.

N'essayez-vous pas de vous faire passer pour beaucoup plus naïf que vous ne l'êtes ?

Montesquieu disait : "La gravité est le bonheur des imbéciles." J'ai reçu

ici la lettre d'un Niçois. Il m'avoue, dans son courrier, qu'il était communiste depuis la fin de la guerre, qu'il avait toujours voté pour les candidats du PC aux élections législatives, mais toujours pour moi aux municipales et aux cantonales : "Depuis, mes yeux se sont ouverts, je trouve que vous aviez



Avec Jacques Médecin

le ton juste ; aujourd'hui, vous auriez ma voix si vous vous présentiez à la députation". Je crois qu'un homme public peut se montrer fier d'avoir réussi à établir, sans le savoir, des liens de cette nature avec ceux qui, avant d'être des adversaires, sont des êtres humains. J'ai toujours voulu être à l'écoute du peuple et j'ai toujours préféré les leçons de bon sens venues dans la rue aux incantations des faiseurs de pluie des grandes écoles parisiennes. J'ai lu dernièrement un numéro de L'Événement du jeudi, apporté par l'un de mes visiteurs, un excellent homme qui brasse des milliards dans le négoce de l'art, et qui se sentirait évidemment diminué s'il ne lisait pas la prose de la gauche-caviar. Je vois dans ce périodique que "La France a touché le fond en 1993. En 1994, elle ne peut que remonter". C'est peut-être vrai.

Mais pourquoi M. Kahn ne publie-t-il pas un éditorial où il confesserait que ce sont les zozos de son espèce qui ont amené les Français à élire Mitterrand, que ce sont les plaisantins dans son genre qui ont encensé les socialo-communistes, que ce sont les zigotos faits du même bois que lui qui continuent de menacer l'avenir ?

Qui peut donc vous en vouloir à ce point ?

Dans un an, François Mitterrand va quitter l'Élysée, ses hommes de confiance vont se disperser. Mais les socialistes ne sont que médiocrité. Après

s'être bien garnis les fouilles, il leur faudrait une victoire contre la corruption. Ils ne chercheront pas les corrompus chez eux, ni chez ceux qui les tiennent par la barbichette. Alors, après avoir réussi à me faire passer pour plus vilain que leurs copains, ils veulent absolument montrer mon scalp au bon peuple de France comme preuve qu'ils n'ont pas leur pareil au safari de la haine. Les anciens soixante-huitards continuent de détenir le pouvoir. Le vrai premier ministre de France s'appelle Le Canard enchaîné.

Qu'est-ce que la justice et qu'est-ce que l'injustice ?

C'est parfois les deux. Je suis incarcéré à Montevideo. Comme il fallait bien avoir l'air d'équilibrer les poursuites, Paris a fait semblant de demander l'arrestation provisoire de Jean-Michel Boucheron, réfugié à Buenos Aires mais que Son Excellence M. l'Ambassadeur de France en Argentine, Renaud Vignal, l'ancien admirateur d'Iliescu — c'est vous dire —, prit toujours soin d'informer afin qu'Interpol ne puisse jamais le trouver chez lui. Ce qui lui permet de poursuivre, à l'enseigne de "Chez Agnès", sa petite cuisine, qui n'est plus seulement politique.

Quelle est exactement l'affaire que l'on vous reproche ?

C'est l'affaire de la SEREL, une société spécialisée dans les panneaux de signalisation urbains. A la

suite d'une dispute rocambolesque entre le PDG, Francis Guillot, et son ancien comptable, ce dernier, pour se venger, est allé révéler à la police l'existence d'une caisse noire. D'après ce que l'on sait, 110 personnes sont citées dans les procès-verbaux. 109 noms restent inconnus du grand public. Il n'y en a qu'un qui ait été tiré du chapeau : le mien. Pas un mot sur les maires du Var, pas un mot sur mon successeur, Honoré Bilet, toujours sénateur, sur le maire de Cannes, celui d'Antibes, un ami personnel de François Mitterrand, sur le maire communiste de Bourges, sur l'ancien ministre socialiste, André Deleis, maire de Lens, sur tel adjoint à la Mairie de Paris, sur de nombreuses personnalités du Languedoc, du Midi-Pyrénées, d'Aquitaine, bref de la France entière, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Avouez qu'il n'y a de pire que l'injustice commise au nom de la justice. En ce qui me concerne, le procureur de Nice, Paul-Louis Aumeras, a fourni à la justice uruguayenne un rapport officiel que je n'hésite pas à qualifier de faux grossier. Il y déclare en effet que les témoignages des dirigeants de la SEREL, à mon égard, sont "précis et concordants"... alors qu'ils diffèrent sur tout. Le PDG de la SEREL, le seul à affirmer m'avoir remis des sommes en espèces pour les campagnes électorales de mon parti, le Rassemblement Républicain, indique que ces pratiques, qu'aucun élément tangible ne vient

étayer, ont pris fin en 1988. C'est dire qu'il reconnaît lui-même que je suis à la fois couvert par la prescription et par l'amnistie, même si je récusé ces accusations. C'est donc un véritable château de sable que les magistrats niçois ont construit. J'espère que l'un des grains employés viendra gripper leur mécanique.

Votre livre "Un Lynchage exemplaire" est-il aussi une réflexion sur l'ensemble de notre société ?

J'ai toujours fait la distinction entre ce que j'appelle la droite de gestion, celle de Raymond Barre, par exemple, qui fut le premier, alors qu'il était Premier ministre, à diligenter un contrôle fiscal contre la plupart des élus des Alpes-Maritimes, et la droite de conviction à laquelle je me flatte d'appartenir. En 1986, Jacques Chirac m'avait dit qu'il voulait avoir auprès de lui des kamikazes ; nous eûmes droit à Claude Malhuret et à Michèle Barzach. Aujourd'hui, nous sommes partis pour rejouer la même pièce. Comme le disait Foch : "Ne dites pas qu'il s'agit d'un problème difficile. Si la chose n'était pas difficile, ce ne serait pas un problème". Voilà l'état d'esprit qui devrait animer l'ensemble de la droite. Nous sommes loin du compte.

**Propos recueillis par
Daniel Trinquet**

Editions Première
Ligne, 6 bd Voltaire,
Paris XIe.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Feydeau ou le délire comique

Provoquer le rire n'est pas facile. Et, depuis Plaute, les ficelles du comique, au fond, ont assez peu varié. Il existe un répertoire de situations comiques, un répertoire de personnages comiques dont le succès est, en

principe, garanti. A condition d'y ajouter le petit quelque chose qui les empêche de tomber à plat, ou de donner aux spectateurs l'agaçante impression d'avoir déjà vu ou entendu dix fois la plaisanterie. Ce petit quelque chose,

Georges Feydeau y était passé maître.

Quelques beaux esprits font la moue devant le théâtre de Feydeau. Il est vrai que le rire, chez lui, est souvent au premier degré ; l'astuce un peu lourde ou un peu facile, et pas tou-

jours exempte d'une pointe de vulgarité. Certes, on ne saurait le comparer à Molière, "ce génie si profond que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer." Mais, pourquoi boudier son plaisir ? Il faut être d'humeur spécialement morose pour ne pas se déridier en lisant ou écoutant l'une de ces pièces à l'action débridée jusqu'à vous donner le vertige.

Pas d'illusions ! Ces feux d'artifice de bons mots, ces cascades de trouvailles scéniques n'avaient rien d'improvisé et Georges Feydeau commença à travailler son genre fort jeune. Puisque, né à Paris le 8 décembre 1862, il troussa sa première œuvrette ayant à peine atteint l'âge de raison. Il a dix ans lorsque le génial Meilhac, librettiste d'Offenbach, daigne l'encourager dans cette voie. Le jeune Georges est si sûr qu'il a fait le bon choix qu'il interrompt en troisième une scolarité pourtant brillante afin de se consacrer entièrement au théâtre et à l'écriture. Il va vite découvrir que l'on ne perçoit pas en un jour. En dépit d'un physique rayonnant (Feydeau est exceptionnellement beau et il le sait), d'une bonne plume et de talents d'acteur incontestables, le jeune homme ne parvient pas à percer. Malgré une première œuvre créée, et bien accueillie par la critique, en 1882, des séries de monologues et quelques pièces, le public n'est pas au rendez-vous. Même l'hilarant "Tailleur pour dames" écrit pendant son service militaire



et monté en 1886, où Feydeau expérimente un certain nombre de personnages et de situations dont il se resservira souvent, ne parvient pas à le tirer de l'ombre. C'est d'autant plus ennuyeux qu'il s'est marié, et que les enfants vous viennent plus facilement que la fortune... Comme il faut nourrir sa famille et qu'il n'aime guère se priver, le beau Georges s'endette, croit se tirer d'affaire en boursicotant et perd d'un coup tout ce qui restait de ses maigres économies. Catastrophe ? Non ! Cette année 1892, Feydeau triomphe enfin sur la scène parisienne avec "*Monsieur chasse* !" Les ennuis d'argent sont finis et bien finis et les pièces à venir ne tomberont plus jamais.

L'univers de Feydeau est celui de la petite bourgeoisie 1900, avec ses snobismes, ses prétentions, ses adultères. Mais, s'il n'était que cela, il y a belle lurette qu'il ne serait plus joué. Derrière le décor d'époque, Feydeau avait su, et c'est la marque du talent, retrouver l'intemporel, les traits éternels de l'humanité, ce qui ne change pas et qui, par conséquent, continuera longtemps à faire rire.

La majorité des intrigues de Feydeau repose sur des séries de quiproquos absurdes, des méprises générales, des confusions loufoques d'où il semble impossible de se dépêtrer. C'est tellement vrai qu'il arrivera à l'auteur d'abandonner des œuvres aux deux-tiers écrites et déjà mises en répétition parce qu'il ne saura pas comment démêler l'écheveau de confusions réciproques.

Quiproquos ? Voyez plutôt "*Chat en poche* !" Pacarel, qui s'est enrichi dans

le commerce de sucre pour diabétique, rêve de faire monter l'opéra écrit par sa fille Julie. Il engage donc, "chat en poche", le fameux ténor bordelais Dujeton. Or, Dujeton n'est pas Dujeton, mais le fils de Dufausset, vieil ami de Pacarel, qui le lui a envoyé afin de le soustraire aux mauvaises influences de la capitale. Le malheureux garçon ne peut désabuser son hôte décidé à ne rien entendre. Pour compliquer les choses, Dufausset fils tombe amoureux de la belle Mme Pacarel qu'il confond avec la femme du docteur Landernau ; de son côté, Amandine Landernau, qui reçoit des billets enflammés dans sa corbeille à ouvrage, pense que Dufausset est l'inconnu qui la frôla de près dans l'escalier de la colonne Vendôme... Pacarel et Landernau sont persuadés que le jeune homme s'intéresse à la femme de l'autre, ce qui ne les tracasse guère. Me suivez-vous toujours ?

Quiproquos ? On sonne à quatre heures du matin à la porte de Lucien et Yvonne. On vient leur annoncer le décès brutal de la mère de Madame... Or, dans son trouble, le domestique chargé de cette déplaisante commission s'est trompé d'étage... Au désespoir du gendre qui se voyait déjà hériter et qui avait prévenu aussitôt ses créanciers...

Autre facteur comique jamais pris en défaut : les rapports conflictuels qui opposent ces messieurs à la maman de leur tendre épouse... Lorsque Yvonne émerge de l'évanouissement causé par la fatale nouvelle, elle trouve immédiatement prétexte à une scène de ménage : "Et pour toi, si pleine d'indulgence ! t'excusant toujours ! Quand on

pense que tu la bousculais, que tu la traitais... Il n'y a pas deux jours encore, tu as été jusqu'à la traiter de chameau ! Comment as-tu pu te laisser aller à l'appeler chameau !" — "Je ne pensais pas qu'elle mourrait !" Si Lucien a des torts, les autres époux de Feydeau en ont aussi. Voyez le docteur Moulineaux, involontairement pris pour un tailleur pour dames... Tout cela parce qu'il a voulu aller au bal de l'opéra avec une patiente... Sa femme passerait bien l'éponge, mais la belle-mère...

Et voilà Moulineaux pris au piège de ses grotesques mensonges, s'inventant un patient mourant, lequel vient justement lui dire bonjour en passant : "C'est une agonie chronique !"

Car les médecins — en cela Feydeau était fidèle à une vieille tradition — sont souvent mis en scène, dans leur cabinet ou à l'occasion de leurs foudrues amoureuses.

Evidemment, l'adultère 1900 est démodé, avec ses rendez-vous furtifs, ses garçonnières. Ainsi Moulineaux loue-t-il, pour ses rendez-vous galants, un ancien atelier de couturière qui vaudra d'innombrables déboires. Ainsi, le 40 rue d'Athènes réserve-t-il également des surprises à ses locataires.

Comique de situation, oui, mais aussi comique verbal, incessant, au point qu'il faut parfois lire la pièce pour ne rien manquer de ce festival. Bien sûr, il y a des jeux de mots presque enfantins, des bafouillages volontaires : "J'ai fait un ana, un anana, un anachronisme". C'est idiot, certes, mais c'est drôle. Comme est à pleurer de rire la méprise de Pacarel et Landernau prenant le pseudo Dujeton pour un

chanteur de la Sixtine, personnage inoffensif pour leurs femmes et filles... Ecoutez ce dialogue de sourds :

"Si vous aviez été comme moi à la chapelle Sixtine..." — "Quoi ! A la cha... à la... Ala chacha... !" — "Pourquoi parlez-vous arabe ?"

Et cela continue avec une série de sous-entendus de plus en plus graveleux dont le double sens échappe au malheureux Dufausset...

D'autres personnages qui reviennent obligatoirement, ce sont les domestiques. Dans "*Feu la mère de Madame*", la bonne s'appelle Annette et elle est alsacienne. Feydeau ne résiste pas au plaisir de l'affliger d'un accent à couper au couteau qui ne peut que faire rire. La pauvre fille répétant inlassablement : "Mon Dieu, mon Dieu !", son maître lui conseille de changer de refrain et voilà une litanie de "Mein Gott !" interminable...

Au fond, toutes ces histoires pourraient être sinistres : adultères, couples déchirés, espoirs déçus, maîtres égoïstes et ladres, valets égrillards qui lorgnent leur patronne à sa toilette... Cela pourrait s'achever aussi mal que la vie de Feydeau qui trompait sa femme avec ses interprètes et finit par abandonner le domicile conjugal pour aller mourir d'une maladie vénérienne, à moitié fou, dans une clinique en 1921...

Seulement, au théâtre, sur le boulevard, rien ne tourne au tragique, ni la vie, ni l'amour, ni la mort. Les mauvaises nouvelles sont pour les autres ; les cornards ne le savent pas ; les amoureux se réconcilient. Merci, Feydeau...

En poche

« Insurgences »

Tous les maux du monde viennent de l'ânerie" disait Montaigne, et le petit livre d'Yves Amiot est un remède à cette ânerie. Essai polémique et littéraire, "Insurgences" porte très bien son nom. Le premier essai s'appelait "Virulence". Yves Amiot ne fait pas partie du club des tièdes vomis par Dieu selon la Bible. Ce passionné des lettres, grand ami de José Corti et de Julien Gracq, ce banquier, ce zouave pontifical qui défendit Saint-Nicolas-du-Chardonnet comme le héros de La Varende, Monsieur Rudel, défendit son église, est inclassable. Qu'il s'attaque à l'histoire ancienne ou contemporaine, aux modes littéraires, au pape, aux hommes politiques, le ton est toujours original et juste. Et quelle écriture ! "Il appartient à l'homme de lettres de précéder et non de suivre. C'est à lui d'attaquer de front les diverses mafias qui contrôlent la société moderne et non de suivre et de l'en libérer en s'en libérant..." Or, selon Yves Amiot, "Le livre français vit à l'heure de l'imposture impudente, affichée, absolue, et ce ne sont pas les stewards de charters affectés aux émissions littéraires de la "Télévision" qui y changeront grand'chose". Vous trouverez aussi des réflexions sur l'affaire Jean Moulin, l'arche de la Défense et les amours de la duchesse de Vaneuse, Jean-René Huguenin et Jean-Edern Hallier. Yves Amiot aime admirer et, comme cette fin de siècle ne lui fournit pas une belle ration d'êtres et de sujets d'admiration, il vitupère. Mais rassurez-vous : ses amitiés politiques et littéraires apparaissent clairement.

Anne Brassié

« Insurgences », Yves Amiot
Le Cherche-Midi Editeur.

C'est à lire

par
Michel Deflandre

Les auditeurs de Radio Courtoisie connaissent déjà "Basile de Koch", président à vie du groupe Jalons, grâce à ses interventions épisodiques dans *Le Libre Journal* de S de Beketch. Les habitants des différentes provinces non couvertes par *Radio Courtoisie* peuvent néanmoins trouver de temps à autre chez leur marchand de journaux habituel des parodies telles que *Le Monstre*, *Laberration*, *Coin de Rue images immondes*, *Le Figagaro*, sans oublier *Le Cafard acharné*. En compagnie de sa joyeuse bande iconoclaste, parmi laquelle "Frigide Barjot", "Jo Liqueur" et "Merlo Ponti", le "président Basile de Koch" étrille joyeusement la presse quotidienne et hebdomadaire. En fins politologues, les membres de *Jalons* se devaient de publier un "*Politique, mode d'emploi*" afin que tout un chacun puisse devenir, au choix, député, conseiller général ou, pourquoi pas, ministre et posséder enfin une Safrane à cocarde comme le premier Tapie venu. En deux cent cinquante pages, les clés du pouvoir sont enfin à votre portée, grâce notamment à une série de tests et d'exercices pratiques. De précieux conseils sont donnés aux apprentis élus du peuple parmi lesquels "En politique, avoir des idées, c'est prendre le



risque d'arrêter sa carrière". Avec "Basile de Koch" et ses amis, nous savons que les contradictions n'empêchent pas un politicien de faire carrière. Jacques Chirac ne déclarait-il pas en mars 1974, dans les colonnes de *France-Soir*, que "le caractère spécifique de Paris ne permet en aucun cas d'envisager un maire élu". Et trois ans plus tard de se retrouver premier maire élu de la capitale... *Jalons* nous rappelle également les avantages familiaux inhérents à la fonction politique, comme la nomination de Claude Chirac à la direction de la Communication de son maire de père,

sans oublier la sortie anticipée de prison du frère de Jack Lang, surineur d'un consommateur dans un bar. Mais, à ce jeu des sept familles, le grand gagnant est Mitterrand qui casa son fils aîné à la cellule "Afrique" de l'Elysée, son autre fils à l'Assemblée nationale (poste très provisoire), son frère à la Snecma et, trois fois hélas, son beau-frère "Roger-la-Honte" pratiquement chaque semaine sur TF1. A droite comme à gauche, de Balladur à Rocard, aucun politicien ne sort indemne de cet ouvrage indispensable à l'honnête homme. Une œuvre décapante de salubrité publique. ■



« SYMPHONIE MACABRE »
de Charles de Lint

A Ottawa, un mélomane fou mixe les hurlements d'agonie de ceux qu'il torture à des sons vociférants. De l'œuvre ainsi composée naîtra une espèce d'ange qui bientôt se transformera en un être hideux plein de haine et assoiffé de sang. La police canadienne goûte peu l'affaire ; à l'inverse des amateurs de bon fantastique... Do, ré, mi, fa, sol, la, si, si, la, sol, fa, mi, ré, do : Satan dirige l'orchestre !

■ Presses Pocket (collection Terreur), 30 F.

« SAINT IRÉNÉE »
de Jean Etvénaux

Quoique le « Missel biblique » d'avant les errements de Vatican II le qualifie de « père dans la foi de la France chrétienne », le successeur — en 177 — de saint Pothin, martyr, au siège épiscopal de Lyon est scandaleusement méconnu, son importance de pasteur et de théologien occultée. Pourtant... Le deuxième évêque du vieux Lugdunum fut l'un des principaux exégètes de la pensée johannique ; l'un des plus fougues dénonciateurs de ces haissables hérésies dont souffrit tellement la Primitive Eglise : le dualisme, le montanisme, le monophysisme. Et comme le vrai est éternel, « aujourd'hui encore on peut se référer à lui pour opposer, aux adeptes du Nouvel Age qui ne croient qu'aux vertus de la connaissance, la foi dans le Christ qui seul peut sauver ». Un très, très beau livre.

■ Lugd (Editions d'Art et d'Histoire, 3 quai Claude-Bernard, 69007 Lyon), 50 F

« MEXIQUE »
de James Michener

Journaliste américain célèbre, Norman Clay revient au Mexique, patrie de sa mère où il fut élevé, afin de découvrir le festival Ixmiq 1961. Clou de cette manifestation : le duel à mort qui oppose les deux matadors vedettes, l'un pur

Espagnol et l'autre Indien. A travers cet affrontement symbolique, Clay arrive à évoquer tout le passé mexicain. James Michener s'est spécialisé dans la saga retraçant l'histoire d'une région des origines à nos jours. « Mexique » est l'un de ses premiers romans ; il n'avait pas encore affiné sa technique. C'est pourquoi y surnage une intrigue romanesque à proprement parler qui se superpose à la fresque à prétention historique. De quoi réjouir un public qui risquait peut-être de se lasser...

■ Presses de la Cité ; 555 p. ; 140 F.

« DON SEGUNDO SOMBRA »
de Ricardo Guiraldès

Un gaucho argentin, mi-brigand, mi-philosophe, prend sous sa protection un adolescent sans famille et l'initie à la vie des hommes de la pampa. Ce classique de la littérature argentine semble de prime abord assommant ; et puis, au fil des pages, l'étrange ambiance des grands espaces vous entraîne dans une aventure dépaysante et qui n'est pas dépourvue de charme.

■ Phébus ; 235 p. ; 128 F.

« LE MARQUIS DE BOLIBAR »
de Leo Perutz

1812 : la guerre d'Espagne fait rage. La Bisbal, en Asturies, est tenu par le régiment de Hesse. Parce qu'il a surpris leur honteux secret — ils se sont jadis partagé les faveurs de la défunte épouse de leur colonel — un groupe de jeunes officiers fait fusiller sans jugement un malheureux muletier espagnol. Seulement, le supplicié n'était pas un pauvre paysan mais le marquis de Bolibar, chef occulte de la résistance à l'envahisseur. Sur lui reposaient les plans d'insurrection de la ville occupée. Est-ce son âme en peine qui pousse les Allemands à exécuter eux-mêmes les directives secrètes laissées par leur victime ? N'est-ce pas plutôt leur ancienne et inexpiable rivalité amoureuse qui dresse les uns contre les autres les officiers hes-

sois ? Mort, le marquis de Bolibar est bien plus dangereux que vivant... Certains critiques voient, dans le roman de Perutz, un chef-d'œuvre du fantastique ; ce n'est qu'une diabolique intrigue psychologique...

■ Albin Michel ; 260 p.

« TERRE SACRÉE »
de Serge Bramly

La mode manichéenne est passée de regarder les Indiens d'Amérique comme des sous-hommes barbares et cruels. Historiens et ethnologues se penchent sur des sociétés qui ont été détruites à plaisir et qui avaient beaucoup à nous apprendre. Serge Bramly s'est intéressé au sentiment religieux dans les tribus des Etats-Unis et du Canada. Chamanisme, rituels initiatiques, code moral sont tour à tour étudiés. Certaines conclusions oecuméniques, selon lesquelles toutes les religions se vaudraient, ne sont pas les nôtres, évidemment ; reste une synthèse brillante et passionnante, et le bilan d'un génocide savamment orchestré par « les visages pâles »...

■ Collection «Espaces Libres» ; Albin Michel ; 280 p.

Tous
les mercredis
de 18 à 21 h
en direct.
Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.
Sur
Radio
Courtoisie :
le Libre
Journal
de Serge de Beketch



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

MERCREDI 18 MAI
TF1 22H40

« Le droit de savoir »

Une fois de plus, la télévision chausse les lunettes du sociologue pour tenter de comprendre quelque chose à ce que, selon les jours, on appelle le "mal de vivre", le "malaise", la "crise", la "dérive" des banlieues.

Une fois de plus, il est à craindre que le "droit de savoir" ne nous sera pas accordé.

Et pas seulement parce que l'émission de Charles Villeneuve est généralement malhonnête dans son approche, dans sa présentation des faits comme dans les conclusions qu'elle en tire.

Mais parce qu'une loi l'interdit. Pas une loi naturelle, pas une loi morale, non : une loi écrite, avec son cortège d'arrêtés, de circulaires et de sanctions pénales, qui censure et interdit, sous peine d'amende voire de prison, de dire la vérité sur les causes réelles de ce "mal de vivre". Cet interdit, cette censure relèvent de l'hystérie inquisitoriale ainsi que le démontre le procès dément fait à Caroline Parmentier et à "Présent" pour avoir osé, en somme, appeler chat un chat et Arabe un Arabe. Cette loi si clairement stalinienne qu'elle porte le nom d'un communiste, si clairement étrangère aux habitudes de liberté de ce pays qu'elle porte le sceau d'un homme qui vient d'ailleurs, cette loi, ne se

contente pas de punir. Elle exécute, elle fait mourir les contrevenants. Ses pirates l'ont dit : elle vise à écraser sous le poids des sanctions financières les hommes, les journaux, les groupes, les partis qui seraient convaincus d'y avoir contrevenu.

Même s'il le voulait, cette loi interdirait donc à Charles Villeneuve de dire la vérité sur les ravages de la drogue et de la délinquance que les grands appellent petite mais que les petits trouvent trop grande.

Cela dit, si la loi interdit de "dire", elle n'a pas encore trouvé le moyen d'interdire de "montrer". Il suffit par conséquent d'ouvrir les yeux, de regarder les visages de ces "banlieusards"-là pour comprendre que l'essentiel du problème n'est pas "d'ordre social".

Comme voudraient nous le faire croire les menteurs qui nous gouvernent.



JEUDI 19 MAI

Toutes chaînes

Sur TF1, Navarro. Les aventures d'un porc paré des plumes du poulet, suivi d'un débat sur le cinéma cochon animé par

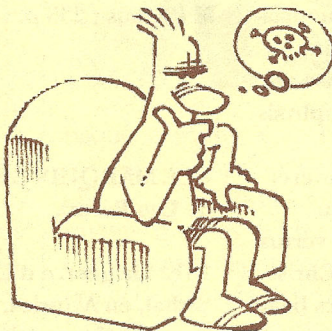
Amanda Lear.

Sur F2, les amours d'un salaud avec sa fille adoptive de quatorze ans.

Sur M6, les aventures d'un brancardier de Lourdes qui devient l'amant d'une infirmière connue lors d'un pèlerinage, avant de se faire prostitué mâle.

Tout ça, bien entendu, ne relève en aucune manière du racisme anticatholique.

A propos de cette ordure, je ne résiste pas au plaisir de vous livrer le commentaire d'un magazine de télévision lu par un Français sur dix : "Beaucoup de pudeur ... sujet à la frontière du scabreux". On se demande vraiment ce qu'il faudrait montrer pour la franchir, cette fameuse frontière.

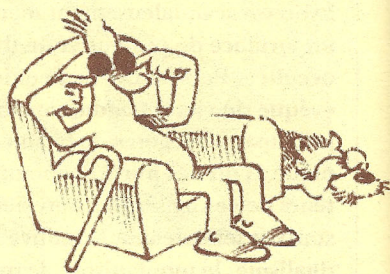


VENDREDI 20 MAI
F2 22H45

« Bouillon de culture »

Numéro spécial Voltaire Napoléon disait, je crois, que si on lui permettait de revivre le passé, il demanderait à être envoyé en l'an 1694 pour étrangler Voltaire dans son berceau. L'idée est plaisante mais elle nous priverait du bonheur inégalable de voir les meilleurs hommes du monde (Pivot, Solers,

Pomeau, etc.) célébrer dévotement les vertus d'une des plus abjectes et malfaisantes canailles que l'enfer ait jamais vomi sur terre. Ses déjections anticatholiques et antisémites feraient passer Gaillot pour un nouveau Savonarole et les *Protocoles des Sages de Sion* (faux grossier) pour une circulaire de Gaubert. Mais si vous attendez, au cours de cette soirée, la moindre allusion à cette facette de la personnalité d'Arouet, laissez-moi vous dire que vous allez au devant d'une déception.



SAMEDI 21 MAI
Toutes chaînes

Informations

Qu'il s'agisse de la Bosnie, du Rwanda, du Yémen, de l'Algérie, en un mot de n'importe quel autre pays où s'exprime la primesautière sauvagerie humaine, ou qu'il s'agisse d'évoquer les catholiques traditionalistes, les commentateurs ne manquent jamais d'évoquer le "Moyen Age", voire "les pires époques du Moyen Age", ce qui classe cette période (dont le professeur Jacques Heers soutient fort justement qu'elle est une



invention d'imposteurs) en deuxième position derrière les "heures les plus sombres" (HLPS) au palmarès de l'horreur.



Rappelons donc à ces fins analystes que c'est au Moyen Age, justement, et dans la "pire époque", que fut réuni le Concile de Toulouges en Roussillon au cours duquel des catholiques, c'est-à-dire des gens qui n'étaient ni des juifs éclairés ni des musulmans tolérants, décrétèrent la "trêve de Dieu". A savoir une réglementation des mœurs guerrières interdisant sous peine de damnation "les violences contre églises, cimetières et lieux saints, les attaques de marchands sans armes, religieux, religieuses et veuves, la saisie pour la guerre du bétail, l'incendie des cultures et des maisons de paysans." Il est vrai qu'en ces temps d'obscurantisme, l'ONU n'existait pas.

DIMANCHE 22 MAI
TF1 20H45

Soirée cinéma

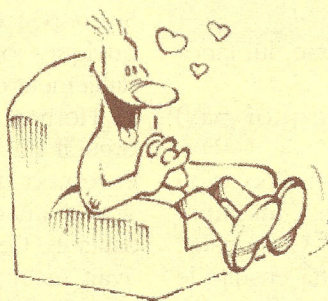
Premier film : "Ghost" (20H45). Une très amusante et très jolie histoire de fantômes où les méchants finissent en enfer. C'est assez rare pour être noté et Whoopi Goldberg (qui diffère de Samy Davis Junior en ce qu'elle n'est

ni homme ni borgne, est attendrissante et drôle). Deuxième film : "Le Choc" (23H05). Catherine Deneuve en élèveuse de dindons. C'est tout et ça ne mérite vraiment pas qu'on attende une heure du matin pour se coucher.

LUNDI 23 MAI
TF1

« Faut pas pousser »

La première réussite de cette bonne émission de démystification est de balayer l'idée que les vieilles stars de la télé sont bonnes pour la casse. Bellemare est irrésistible dans ce numéro de pépé-maluche à qui on ne la fait pas. L'admirable Roquevert étant monté au Paradis des râleurs et les bistrots du coin ayant disparu, on n'est pas mécontent de retrouver ce personnage de la meilleure "commedia dell'arte" à la française.



MARDI 24 MAI
F3 22H40

« Les brûlures de l'histoire »

L'Italie de Mussolini. Il s'agit évidemment d'exciter les peurs irrationnelles que les médias diffusent autour de l'accession au pouvoir en Italie de cinq ministres décrétés néofascistes.

Au grand dam des belles

consciences que n'émeuvent pas du tout, en revanche, les relations diplomatiques et commerciales avec la pire dictature du monde : la Chine communiste.

Ce qui serait intéressant, ce serait de montrer, en parallèle, l'Italie d'AVANT Mussolini et l'Italie d'APRES Mussolini.

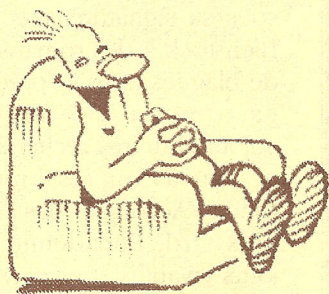
La vérité, c'est que le Duce a été le plus grand chef d'état de l'Europe du XXe siècle et qu'il a construit en un quart de siècle un grand pays moderne (s'il vous plaît, pas d'oranges ; plutôt des abricots confits).



MERCREDI 25 MAI
F3 20H50

« La marche du siècle »

La vie des handicapés après l'accident. De la bonne télé didactique. Un conseil : si votre petit dernier rêve de moto, invitez-le, pour une fois, à rester planté devant le poste. ■



Vidéo

« LE MISANTHROPE »

Réalisation de Jean-Paul Carrère
avec Georges Descrières

L'INA et la Comédie française ont eu l'heureuse initiative de permettre la diffusion en vidéo de grands classiques du répertoire. Parmi ceux-ci, *Le Misanthrope*, enregistré en 1977, dans une mise en scène de Pierre Dux. Les rôles sont tenus par des acteurs excellents parmi lesquels Georges Descrières dans celui d'Alceste, Bernard Dhéran dans celui d'Oronte, sans oublier Michel Duchaussoy campant un Philinte plus vrai que nature. A l'heure où la télévision délaisse le théâtre, exceptées quelques caleçonades de bas étage, cette collection vidéo est à conseiller à tous les amateurs qui ne peuvent se rendre à la Comédie française et qui la retrouveront ainsi dans leur salon. (Dist.: Film Office)

« L'AFFAIRE AMY FISHER »

Film de Andy Tennant,
avec Drew Barrymore

Les scénaristes américains ne perdent pas de temps afin d'exploiter les faits divers les plus sordides. Amy Fisher est cette adolescente qui a tenté d'assassiner l'épouse de son amant qui avait vingt ans de plus qu'elle. De plus, cette donzelle se prostituait entre les cours. Affaire tout à fait nauséabonde mais, hélas, strictement véridique à réserver à un public se faisant encore quelques illusions sur la fraîcheur de notre société. (Dist.: UGC-Film Office).

« TRAUMA »

Film de Dario Argento, avec
Christopher Rydell

Dario Argento est un des maîtres du cinéma fantastique et son art consiste à distiller l'angoisse dans les scènes les plus banales de la vie quotidienne. Les amateurs du genre n'ont pas oublié *Suspira* ou *L'Oiseau au Plumage de Cristal*. Sa dernière réalisation nous entraîne sur les pas de Laura, une jeune anorexique qui, après avoir fugué de l'hôpital où elle était soignée, retrouve à son domicile ses parents assassinés. Pendant plus d'une heure et demie, Dario Argento joue avec les nerfs des spectateurs avant de leur donner la clé de l'énigme. Ames sensibles s'abstenir. (Dist.: Delta Video).



Sous mon béret

Marche ou rêve

L'orage commençait à cogner contre les Pyrénées. Torteur et Hugo, les chiens fétiches, grognaient sous la table.

Le capitaine somnolait dans la torpeur tranquille d'une après-midi ordinaire, simplement troublé par les premières escadrilles de mouches qui titillaient son nez.

Ses rêves étaient magnifiques, basés sur la machine à comptabiliser les morts, les manifestants et les palombes.

"Comment peut-on être sûr qu'il y a eu 200 000 malheureux massacrés au Rwanda en mai 1994, et non pas 194 502 ?" lui disait un Freddo vêtu de bure.

"C'est grâce au Grand Système" répondit-il.

Les éclairs qui zébraient l'azur et les coups de tonnerre n'altéraient en rien ses promenades rocambolesques sur les neiges du Kilimanjaro, fuyant le pygmée armé de bazookas et arbalètes à vapeur.

"Il ne faut plus dire chapeau melon, mais chapeau jeune", affirmait-il au sergent Gracia en grand uniforme de hussard qui acquiesçait de sa lourde tête de Maure patinée par les embruns de la Caisse d'Espagne.

"Il faut aussi, au nom de la loi Gayssot, demander l'interdiction de la Marseillaise. C'est un chant raciste qui prône l'abreuvement des sillons par un sang impur. Toi, Sergent, tu devrais saisir les plus hautes autorités et me servir un petit coup de ce rosé qui rafraîchit si bien et éclaire le cerveau. De toutes les façons, Mitterrand va se représenter et sera réélu, tandis qu'ADG s'emparera de l'Aveyron pour devenir Seigneur d'Aubras".

La foudre tomba dans un fracas terrible. Les chiens hurlèrent.

"Tir de mortier, tous à plat ventre", cria le Capitaine qui se jeta sous la table en renversant le service en cristal du mariage, la poterie en faïence de Gien et la bouteille de Chipester qui rend génial l'homme blanc.

Madame Bibiche arriva bientôt pour annoncer que les dégâts les plus importants étaient dans le bois de Saint-Pée où un inventeur génial avait installé une antenne parabolique sur une palombière pour capter le monde entier. Le rêve, quoi.

Joseph Grec

Plaisirs de France

par Chaumeil

Le chouan Curnonsky

Etudiant gourmand et déjà curieux de bonne soupe, j'ai rencontré, voici près de quarante ans, celui que tout le monde de la gastronomie appelait Curnonsky, ou le Prince, mais dont le nom patronymique était Maurice-Edmond Sailland.

D'une vieille famille angevine dont l'existence est attestée sur pièces depuis 1427, le bon Maurice arriva à la littérature ou du moins au journalisme à l'époque même, à la fin du XIXe siècle, où la flotte russe était en escale officielle à Toulon et une vague de russomanie s'était emparée des Français : de ce moment date la création du célèbre entremets "Franco-Russe"...

Le jeune bon vivant qu'il fut toute sa vie eut besoin d'un pseudonyme, pour ne pas jeter sur la place publique le nom respecté et infiniment respectable de sa famille. Il en parla à quelques amis, un soir, à l'heure du café.

— Prends un nom russe, lui lança l'un d'eux...

— Cur non ! (pourquoi pas) répondit Maurice Sailland.

Ses copains sautèrent sur l'occasion et ajoutant "sky" à "Curnon", lui imposèrent le pseudonyme de Curnonsky, qui lui resta et qu'il regretta ensuite le reste de sa vie...

Journaliste, il écrivit douze cents contes ou chroniques au Journal, à La Vie parisienne, au Matin, à Comoedia, au Music-Hall illustré, et quelques autres grands titres de la presse du temps. Il travailla comme "nègre" ou sous sa signature avec Willy, Colette, Bienstock à des romans, à des recueils de blagues rares et précieuses, "France gastronomique" en 28 volumes, aujourd'hui très recherchés...

Peu avant les années trente, il fonda l'Académie des Gastronomes et, plus tard, l'Académie Rabelais, toujours vivantes et vivaces.

Il admirait et révérait Léon Daudet, Charles Maurras et avait été, durant plusieurs années, au début du siècle, le secrétaire du duc de Montpensier. Ce qui laisse à penser que la République n'était pas sa tasse de thé. A vrai dire, il y avait de quoi.

Adolescent, il avait été l'élève de l'externat Saint-Maurille d'Angers (Maurille, disciple de saint Martin, était évêque d'Angers au milieu du Ve siècle et reste le patron des jardiniers et des pêcheurs du Maine-et-Loire), où on l'appelait le "fils de la sainte". Car son arrière-grand-mère, Perrine Sailland d'Espinaz, avait été fusillée au Champ des Martyrs d'Avrillé le 1er février 1794, avec ses deux filles de 23 et 24 ans, après avoir demandé la "grâce" d'être abattue la dernière.

Ajoutons que son arrière-grand-père, Etienne Sailland d'Espinaz, juge-conseiller à la sénéchaussée de Saumur, marguillier d'honneur de Saint-Nicolas, avait été guillotiné quelques jours plus tôt, sur la place du Ralliement d'Angers.

Horreur de ces crimes, mais aussi orgueil de cette ascendance héroïque et respect de ce sacrifice étaient restés gravés au cœur de Maurice-Edmond Sailland. Ce massacre de sa famille lui avait inculqué pour toujours la haine justifiée du camp des massacreurs.

Ce qui explique que, plus tard, le gastronome Curnonsky, en compagnie de Charles Maurras, Larègle, de Vezin et l'équipe du journal royaliste Le Soleil, alla présenter ses hommages et le témoignage de sa fidélité au duc d'Orléans, alors en exil à Bruxelles, dans les années trente.

Ce qui explique aussi que jamais Sailland ne passait à Angers sans aller au Champ des Martyrs, au lieu même où, voici deux cents ans cette année, trois femmes de sa lignée avaient été assassinées.

(à suivre)



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CINÉMA

« In the name of the father » de Jim Sheridan

Pour une fois la traduction littérale donne en français le très beau titre **«Au nom du père»**. Ce drame venu d'Irlande raconte en deux heures quinze une affreuse mésaventure vraie. Il tombe à pic dans la France des "Droits de l'homme" où actuellement, à l'aide de lois rétroactives, on rejuge et condamne d'avance un vieil homme déjà jugé puis gracié. D'autres qui ont sévi en Extrême-Orient s'en tirent. Question de choix du camp. Un pays, où, raisonnablement, on ne condamnait jamais sans preuve accordant à l'inculpé le bénéfice du

doute est à la dérive lorsque s'inverse la proposition. On condamne à une peine, terrible s'il est innocent, désiroire s'il est coupable, un ouvrier marocain car il y a doute. Mais l'on condamne !

On renvoie en prison une vieille femme mythomane et peu recommandable certes, au nom de son passé parce qu'elle serait complice de l'assassinat de son gendre. Dans les deux cas pas d'aveux et le doute... Condamnation. C'était mieux lorsque l'on rendait la justice au nom du Très Haut.

L'erreur judiciaire est terrible quand elle est le fruit du hasard. Elle est indigne lorsqu'elle est le résultat de la mauvaise foi organisée. Indigne et révoltante. Quant à la "raison d'Etat" elle change selon les saisons.

Pour ma part, je n'admettrai jamais qu'une injustice soit préférable à un désordre, parce que ,ce

n'est pas chrétien !

Dans la très catholique Irlande, un jeune délinquant, petit bricoleur sans envergure (Daniel Day-Lewis) est accusé, totalement à tort, d'attentats terroristes en 1975 à Guilford. Il sera emprisonné durant quinze ans avec une partie de sa famille, et ce, malgré les aveux des vrais auteurs des meurtres arrêtés entre temps. C'est, encore à ce jour, le plus gros scandale judiciaire de toute l'histoire d'Angleterre.

Ce film tient le spectateur en haleine de bout en bout. C'est fort et intelligent. Rien n'est caricatural, tout est effrayant. Les protagonistes sont interprétés avec une vérité confondantes.

Une grande injustice, une grande histoire, un grand film, une grande détresse pour le spectateur. Mais aussi une grande leçon : ne jamais désespérer. Les Irlandais ne sont pas farouchement catholiques pour rien.

THÉÂTRE

« Et bonne nageuse en plus ! »

sur des textes de Roland Dubillard

Pour notre plaisir, voici à nouveau le lutin des planches. Le spécialiste entre autres de Guitry et Dubillard : José Paul. Hélas son partenaire et complice, le talentueux Alain Goison, nous a quitté. De l'Olympe des acteurs, il doit applaudir des deux mains d'être remplacé par le sympathique Jacques Fontanel.

C'est une galerie de tranches de vie qui défile, sans temps morts, devant nous. Dubillard, très proche de Ionesco dans l'absurde, pose des questions auxquelles on ne songe jamais et pourtant tellement évidentes : Avec qui faut-il se marier pour être célèbre ? Quelle est la durée de vie d'un gobe-douilles ? Comment faire de la musique dans un placard sans gêner sa femme ?, etc. Armando Ferreira a réglé ce spectacle enlevé comme une partie de ping-pong. N'hésitez pas à plonger dans l'univers de Dubillard, vous passerez un beau moment de théâtre en compagnie des comédiens qui, dans ses textes, se trouvent être comme des... poissons dans l'eau. Bons nageurs en somme. Visible par tous.

Tristan Bernard (45 22 08 40)

« Vol au-dessus d'un nid de coucou » de Dale Wasserman

Jacques Sigure a habilement adapté le texte du dramaturge américain. Jacques Mornas l'a efficacement mis en scène. Il y a de nombreuses années le perspicace Jean-Michel Rouzière s'était mis en tête de monter cette pièce au théâtre Antoine avec Johnny Hallyday dans le rôle principal... C'était une grande idée, ce fût un bel échec. Puis, vint le film avec Nicholson et l'Europe entière découvrit cette étonnante histoire d'un homme enfermé au milieu des déments. Se pose alors la question qui est vraiment fou ? Aujourd'hui, Michel Creton reprend le rôle au théâtre du Ranelagh (une bien jolie salle pour laquelle se bat courageusement Madona Bouglione) et c'est parfaitement réussi. L'abondante distribution est à la hauteur du sujet. Michel Creton va répétant : "Mon combat se confond avec celui du personnage. C'est un appel à la liberté et à l'espoir". Quand on sait que sa passion est d'aider les enfants handicapés... on comprend !

Sooulignons qu'ici les places les plus chères sont à 100 francs.

Ranelagh (42 88 64 44)

Un jour

Le Grand Condé

Le cardinal-duc de Richelieu trépassé, Louis XIII agonisant, Philippe IV d'Espagne avait cru l'heure opportune pour envahir le Royaume des Lys ; et, le 19 mai 1643, l'armée du gouverneur des Pays-Bas, don Francisco Melo de Braganza, hidalgo qu'assistait M. de Beck, investissait déjà depuis quelque temps Rocroy, une place qui verrouillait la route de Paris, quand survinrent au secours de la ville les cuirasses de Monseigneur Louis de Bourbon-Condé, duc d'Enghien. Le jeune duc — il est né en 1621 — dispose de vingt-et-un mille soldats, don Francisco de vingt-sept mille, "vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors"... L'infériorité de ses forces n'émeut point le Bourbon, et il ordonne d'attaquer sans plus attendre. A-t-il eu tort ? Peut-être... Les gens du gouverneur sont des lions ; ils éventrent à la furieuse l'aile droite des Français, mais d'Enghien fait intervenir les cavaliers de M. de Gassion tenus en réserve. Ceux-ci bloquent l'offensive ennemie ; à la suite de Condé, d'autres braves crochent à revers la gauche de don Francisco, et la culbute. La victoire est proche. Écoutons Bossuet narrer l'ultime épisode de la bataille, le morceau est fameux : "Restait cette redoutable infanterie espagnole, dont les gros bataillons serrés semblables à des tours (...) demeuraient inébranlables (...). Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier(...)"
Le héros que Cléo allait appeler le Grand Condé venait de sauver la Patrie.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par Pierre Monnier

Un couple attendrissant : Mitterrand-Tapie. On se souvient quand, un jour de juillet, dans les jardins de l'Élysée, le Président s'abandonna tendrement... : "Ah ! ce Bernard ! Quel beau talent ! Quelle force !..." Et l'autre qui, plus tard, avançait avec conviction... : "Vous comprenez bien que l'estime et l'amitié de Mitterrand, c'est pour moi autre chose que vos minables critiques de journalistes besogneux..."
Ils ont raison d'en profiter parce que peut-être n'est pas éloigné le temps où chacun devra susurrer : "Si c'est pas moi qui dis que tu es génial, qui c'est-y qui le dira ?"

Dans le métro :

— Vous avez vu ? C'est horrible ! Affreux ! Déprimant ! Sans espoir !... "Ils" trouvent encore qu'on ne se la met pas assez !...

— Quoi donc ?

— La ceinture !...

Chaque fois qu'un brave enfant des médias, journaliste ou présentateur, vient déposer sa petite ordure antilepéniste, je pense au mot de Jean Hüss qui, voyant une petite vieille apporter son fagot pour alimenter le bûcher..., laissait tomber : "Sancta simplicitas !"

Il y aura bientôt dix ans que les médias et le pouvoir s'efforcent d'amener au devant de la scène un politicien "populaire" pour enrayer la montée de Jean-Marie Le Pen. Ils croient posséder en Bernard Tapie le personnage adéquat... Martine Aubry nous l'a révélé : "Nous aimons le Tapie qui attaque Le Pen !" Après quoi, elle le traîne dans la boue... Ces braves antilepénistes ne sont pas capables de comprendre que Jean-Marie n'a jamais tenté de corrompre quiconque, ne traîne aucune casserole après lui, n'a pas essayé de chouraver douze millions à un copain, n'a jamais été mis en examen pour tentative d'escroquerie ni dissimulation de bénéfice, n'a jamais racheté d'entreprise à bas prix avant de mettre les travailleurs au chômage, n'a jamais dissimulé un morceau de bilan pour vendre une entreprise et n'a d'autres relations que courtoises avec la justice. Il manie aussi la langue française la plus pure avec la simplicité la plus convaincante.

Rendez à ces Arts

Les photographies d'architecture

Le musée des Monuments français a le charme suranné des musées déserts et poussiéreux. Mais il n'en a pas la pénombre et, sis au Palais de Chaillot, ses larges baies ouvrent sur le Champ-de-Mars et la tour Eiffel. D'où ce charme : on ne sait plus à quelle époque on est en parcourant ses vastes salles. Et ce printemps, il se passe quelque chose de plus dans ce musée précieux : une exposition ponctuelle de magnifiques photographies d'architecture (1851-1920). Environ 180 pièces extraites d'une collection de plus de 200 000 tirages, désormais répertoriées et qui constituent de véritables archives iconographiques. Le point de départ de l'exposition, c'est 1851. Quand l'État français, et plus particulièrement la Commission des Monuments historiques, dont faisaient partie Mérimée et Viollet-le-Duc, commande un ensemble de prises de vue à cinq photographes, Baldus, Le Gray, Le Becq, Mestral et Bayard. Sans peur, ils vont aller capter (on parle alors plus volontiers d'héliographie : écriture du soleil) des sites dont on leur a donné la liste. Il s'agit de conserver une image des monuments avant leur restauration. On imagine ainsi facilement la valeur que peuvent avoir aujourd'hui ces clichés. Qui ont été redécouverts en 1980. Intérêt historique donc. Intérêt esthétique aussi : chaque photographie a son style. Quand l'un préfère la pleine lumière, quitte à gouacher les ciels en blanc, l'autre fait des cadrages serrés ou joue des clairs-obscur. Cette première mission en a suscité d'autres. Et hors de France. En Égypte, en Orient, en Sardaigne... Pour revenir à Paris où Atget retient des détails du vieux Paris avec un sens artistique remarquable.

Nathalie Manceaux.

Place du Trocadéro, Paris 16^e : ts ls jrs, sf mardi, de 10 h. à 18 h, jusqu'au 20 juin.



Lettres Martiennes

par Martiannus *

Vous m'avez commandé, mon bon Maître, de mettre à jour l'admirable rapport que l'un de mes illustres prédécesseurs fit naguère à son retour sur Mars au sujet de la médecine terrienne. Ce rapport lui valut chez nous une réputation flatteuse et les honneurs les plus distingués. Je me garderai bien, humble disciple que je suis, de jeter le moindre doute sur le sérieux d'un travail qui intrigua si fort nos savants et donna tant de tablature à nos linguistes arrêtés par des mots inconnus comme "saignare" ou "purgare".

Vous savez en quelle estime je tiens mon vénérable prédécesseur dont, malgré des recherches poussées, je ne puis surpasser la magnifique expérimentation, à mon sens définitive, sur l'usage des boissons alcoolisées. Je ne peux cependant éviter de me demander si son rapport sur la médecine ne souffre pas d'une rédaction un peu hâtive. Il semblerait que l'auteur se soit contenté de recopier des textes d'un certain docteur Molière que l'on me dit ici un peu dépassé.

J'ai eu, pour ma part, la bonne fortune de fréquenter des hôpitaux et centres de soins, à la suite de circonstances que j'ai narrées dans d'autres lettres : accidents divers et vifs contacts avec de

roides matraques policières. Il me sera facile, en continuant mon enquête selon les occasions, d'établir un rapport qui ne manquera pas de vous satisfaire.

Vous y verrez que la médecine terrienne, qui reste assez fruste à côté de la nôtre, est beaucoup plus avancée que nous ne le pensions. Si l'on veut bien en oublier quelques erreurs et inconvénients, on peut même la dire efficace.

Ce qui a trompé mon noble prédécesseur, c'est qu'un nombre important de Terriens, même parmi les plus instruits, néglige cette science pour recourir à des pratiques peu rationnelles venues du fond des âges ou, au contraire, nées de la veille, mais toutes opposées à la "médecine officielle". On appelle cela des "médecines douces", sans doute parce qu'elles sont souvent moins rudes à la maladie qu'au porte-feuille. Et...

Note de la rédaction :
Nous interrompons ici la publication de ces divagations qui ne peuvent intéresser que les Martiens, soucieux que nous sommes de ne pas indisposer nos honorables lecteurs dont plusieurs ne manqueraient pas de nous quitter. Nous croyons cependant pouvoir publier sans risque, tirés de la même lettre, les faits suivants dont

nous garantissons l'authenticité. Une mienne amie, fort ennuyée d'une verrue dont la "médecine officielle" ne parvenait pas à la débarrasser, s'est laissé persuader d'essayer une bien étrange thérapeutique. Cela consiste à frotter la disgracieuse excroissance avec les poils d'un morceau de couenne, puis à enterrer le fragment porcin au fond du jardin. La verrue disparaît mystérieusement dans les quinze jours qui suivent.

Mon amie, un peu gênée, s'en fut demander à son boucher de lui tailler un bout de couenne. Le brave homme la mit à l'aise, lui affirmant qu'il fournissait couramment de ces précieux débris et qu'il n'avait jamais connu de verrues qui leur eussent résisté. "Pour peu", précisa le pieux commerçant, "qu'on ajoutât au frottement un signe de croix". D'autres personnes assurèrent de leur côté que l'inhumation de la couenne devait s'accompagner de quelques prières. Bref, il existe plusieurs écoles.

Il y a deux semaines aujourd'hui que mon amie a suivi scrupuleusement ces conseils avisés. Sa verrue prospère et fleurit avec une mine de capitaine. C'est sûrement ce que l'on appelle "le mieux de la fin".

**p.c.c. Daniel Raffard
de Brienne.**

Mes bien chers frères

Et du Saint-Esprit

Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y a un Esprit-Saint !

avouaient les chrétiens d'Ephèse (Ac.19). Saint Paul le leur apprit, les baptisa et leur imposa les mains, c'est-à-dire les confirma. *"Et l'Esprit-Saint vint sur eux."* Les catholiques savent qu'il y a un Esprit-Saint ; ils connaissent la Sainte Trinité ; ils disent *"Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit."* Mais prient-ils le Saint-Esprit ? Ils l'ont, certes, reçu au baptême, à la confirmation. Ils reçoivent de nombreuses "grâces de l'Esprit-Saint" quand ils prient le Christ Jésus, Dieu le Père, la Vierge Marie, quand ils communient et se confessent. Mais prient-ils le Saint-Esprit ?

Il est vrai que c'est une question d'âge. Les jeunes prient peu le Saint-Esprit parce qu'ils n'ont pas encore affronté certaines épreuves de la vie, où le recours à l'Esprit-Saint est vital, voire urgent. Que répondre, comment dire, quoi faire, quelle décision prendre ? En vérité, on découvre peu à peu combien l'imitation de Jésus-Christ excède nos capacités humaines et nécessite le secours de la grâce. Jusqu'à s'approprier la parole de Jésus à saint Paul découragé : *"Ma grâce te suffit"* (2 Co 12,9).

Cela dit, l'Esprit-Saint s'enseigne et la dévotion à l'Esprit-Saint aussi, au catéchisme et en famille. Pourquoi attendre les difficultés de la vie ? Vous dites le Notre-Père, vous visitez le Saint-Sacrement ou priez le Sacré-Cœur ? Mais, en dehors des urgences, priez-vous le Saint-Esprit ? Ne reçoit-il pas même adoration et même gloire que le Père et le Fils ?

Je connais un monastère de religieuses où l'on récite au lever un *"Veni Creator"*. C'est bien commencer la journée ! *"Veni lumen cordium, Consolator optime, Dulcis refrigerium"* — Venez ô lumière des cœurs, Souverain consolateur, Douce présence à notre âme !

Abbé Guy-Marie



Histoire de France

par Aramis

Lors de notre dernière livraison, nous évoquions, dans l'émotion la plus totale qui caractérise la libération de l'Afrique du Sud, un certain nombre de faits indubitables démontrant la responsabilité directe de l'homme blanc dans l'élaboration des crises souvent catastrophiques qui secouèrent et secouent encore l'ensemble du continent noir. C'est à ce propos que, dans un courrier plein de sagacité, un de nos correspondants nous écrit « afin de faire remarquer une incongruité qui, subrepticement, se serait glissée dans une analyse au demeurant pointue et sans équivoque ; ainsi, quand vous écrivez "Utus" sans "h", vous laissez planer un doute sur lequel il importe de lever le voile sous peine de voir l'équivoque s'installer ». Avant de répondre sur le fond, remercions notre lecteur de sa remarque qui traduit non seulement un sens aigu de l'observation mais aussi une connaissance profonde et un réel intérêt des questions africaines. A ce propos, il nous rapporte, tirée de sa propre expérience, une idée qui en dit long sur l'espoir qui est en train de naître : « J'apprends ce jour que Bernard-Henri Lévy a l'intention, il l'a annoncé depuis le festival de Cannes, de lancer une liste "Sarajevo" pour les élections européennes. Ce geste novateur est plein de promesses. Car c'est dans cette voie que devraient désormais se porter les efforts de tous ceux qui se reconnaissent dans le devoir d'ingérence humanitaire. C'est

pourquoi je suggère la constitution rapide d'une liste "Kigali". » Bravo, cher lecteur ! Excellente idée ! Mais avant de vous lancer dans cette aventure, commencez par faire vos preuves. Ce ne sont pas les occasions qui manquent d'accomplir des actions humanitaires. Les pistes inexplorées sont légion. Pourquoi n'envisagez-vous pas d'agir sur le terrain ?

Un garçon comme vous, docteur en médecine de surcroît, aurait toutes les chances de s'illustrer brillamment dans des campagnes de ce type. A notre tour de vous proposer des solutions dont le mérite serait au premier chef de ne pas diviser les voix du camp humanitaire. Plutôt qu'une liste électorale, rassemblez pour agir sur des motifs forts et concrets. Jetez-vous corps et âme dans une entreprise digne d'éloges. Par exemple : « Des bonbons pour le Gabon » ou « Des soussous pour le Soudan » ou encore « Des bénards pour le Bénin ». Evitez « Des soudards pour le Soudan », le thème n'est pas porteur. Voilà, cher docteur K., les conseils que nous pouvons vous prodiguer.

Quand au "h" de "Hutus", il s'agit, bien entendu, d'une coquille malencontreuse. Et ce n'est pas une raison pour faire l'œuf en nous faisant la remarque alors que l'ensemble de nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Bon courage quand même !

H. Plumeau et R. Jacob

Anchois-pommier

La connaissance de l'histoire réside, nous avons plusieurs fois insisté là-dessus, dans une connaissance des faits. Certes, direz-vous, mais encore faut-il les retenir ? Juste observation qui nous permet aujourd'hui d'aborder le primat de la mémoire dans la démarche historique. Sans mémoire, en effet, il n'y a plus d'histoire. Ceci posé, l'on conviendra dès lors du caractère foncièrement inégalitaire que revêt la science historique tout entière puisqu'elle divise de facto les individus en deux catégories diamétralement opposées : les détenteurs de mémoire, d'un côté, et ceux qui n'en ont pas, de l'autre. Dans un cadre authentiquement démocratique une telle exclusion est insupportable. C'est pourquoi, nous nous tournerons aujourd'hui en direction des plus défavorisés. Abandonnant pour l'occasion les nantis qui, profitant de leurs acquis en la matière, ne méritent aucunement que l'on s'intéresse à eux. Et qui, s'ils étaient animés d'un quelconque respect à l'égard des plus délaissés, devraient s'employer à devenir dans les délais les plus brefs totalement amnésiques.

Les moyens dont nous disposons cependant pour réduire cette inégalité sont, n'ayons pas peur de l'affirmer, extrêmement restreints.

Ainsi, selon nombre d'observations faites par la faculté, le facteur alimentaire jouerait un rôle déterminant quant à l'acquisition ou la conservation de la mémoire. C'est pourquoi les médecins et les maréyeurs recommandent de manger du poisson au prétexte que celui-ci contient du phosphore, élément chimique propre au développement de la mémoire. Ecartons d'emblée cette hypothèse. L'esprit laïc ne peut en effet s'en accommoder puisqu'il s'agirait alors de manger quotidiennement du poisson. Outre le fait qu'à la longue une telle habitude alimentaire risque d'entraîner des crises d'urticaire chez les sujets concernés, on entrerait de plain-pied dans la superposition d'un tel comportement avec les rites les plus éculés de la crédulité. Notamment le vendredi.

Dès lors, seule une attitude parfaitement rationaliste peut être adoptée. En l'occurrence, celle-ci consiste à gommer l'apparente inégalité par des moyens pédagogiques réels qui ne laissent pas la place, on s'en doute, à un quelconque charlatanisme. Ces moyens portent un nom : la mnémotechnie. Seul procédé capable d'aider la mémoire des plus démunis et de faciliter l'acquisition et la

restitution des souvenirs. La mort de Louis XII nous en apporte aujourd'hui le prétexte. Son successeur se nomme en effet François Ier. Mais comment retenir ce nom quand on n'a pas de mémoire ? Ce n'est pas simple. Pourtant nous allons parvenir à le faire ensemble. Et sans effort apparent. Comment ? Par un moyen mnémotechnique — vous n'êtes pas obligés de répéter après moi : concentrez-vous sur ce nom, « François premier », et tâchons — ensemble — de trouver deux mots simples que l'on pourrait associer à ce nom. Que trouvons-nous d'abord ? « Anchois », qui nous rappelle phonétiquement le prénom de François. Mais « Anchois Ier » ne suffit pas pour se souvenir de ce roi. Remplaçons alors « premier » par « pommier ». Ce qui donne : « Anchois pommier ». Dès lors, chacun sachant à la fois ce qu'est un anchois et un pommier peut, par l'accolement de ces deux termes, retenir la leçon. Ceux qui n'auraient pas compris ont tout intérêt à manger du poisson car la prochaine fois nous étudierons Naples-Oléron-Aigues-mortes-Acétyle !

(A ceux qui s'en inquiéteraient, il y aura à nouveau dès le prochain numéro de splendides enluminures pour illustrer notre récit).